Mourier, Jean Joseph Charles
La revolte des modistes

Valory et Cogniard

La révolte des modistes.

1834.

LA

RÉVOLTE

DES MODISTES,

VAUDEVILLE EN 3 ACTES,

PAR

MM. Valory et Cogniard Frères,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
LE 15 MARS 1834.



PARIS,

VOLLÉE, ÉDITEUR,

Faubourg Poissonnière, N. 1,

BARBA, AU PALAIS-ROYAL, | HARDY, RUE DU TEMPLE, 1.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉDOUARD.	MM. NARCISSE.
JULES.	SAINT-PAUL.
EUGÈNE.	SAINT-EDME.
GUICHARD, Propriétaire.	RÉBART.
JÉRICHO, Élève en pharmacie.	PALAISEAU.
UN GARÇON DU TRAITEUR.	ADRIEN.
TROIS AUTRES JEUNES GENS.	
FINETTE, Modistes.	Mmes LÉONTINE.
AGLAÉ, Modistes.	SUZANNE.
ROSALIE, Modistes.	MÉLANIE.
HENRIETTE, Modistes.	PAOLINE.
MADAME CLÉMENT.	DUMAS.
CLAUDINE, Cuisinière.	LOUISE.

Imprimerie de Mad. de Lacombe, faubourg Poissonnière, n. 1.

LA REVOLTE DES MODISTES,

VAUDEVILLE.

Acte Premier.

Le théâtre représente un magasin de modes de la rue Vivienne, vitrage au fond. Au lever du rideau, Claudine finit de ranger et d'épousseter dans le magasin.



SCENE PREMIÈRE.

CLAUDINE, *seule.*

Déjà neuf heures!... heureusement que v'là la boutique rangée et les comptoirs luisans comme des soleils... Dam' on a du mal dans un magasin de modes... il y a tant de chiffons.... sans compter ces demoiselles qui font une poussière... Avec ça que madame Clément, not' bourgeoise, jette feu et flamme drès qu'elle ne voit pas tout en ordre... Elle n'est pas aimable tous les jours, la bourgeoise... elle vous mène ses modistes comme de vrais tourlourous... après tout, qu'est-ce qu'elle a à leux y reprocher à ces demoiselles?... Elles sont huit... eh bien, j' gage qu'en comptant tous leurs amans on n'irait pas à la douzaine.... ah! mon dieu non... Mamzelle Aglaé, elle, n'a jamais que monsieur Edouard, le neveu de madame... Mamzelle Finette, la première ouvrière, sans monsieur Jéricho, le garçon apothicaire qui lui fait la cour, et monsieur Guichard, le vieux propriétaire qui veut la mettre à sa chambre, elle n'aurait absolument personne.., c'est comme moi, qu'est-ce que j'ai?... mon sapeur pompier, mon Alexandre, pas davantage, et encore je ne le vois que les jours de pot au feu; il aime tant le bouillon, ce pauvre poulot. Quant à la bourgeoise, on dit que jadis elle n'était pas aussi sévère pour soi-même... oh! mais c'est toujours comme ça... Dieu sait ce que la *chromique* lui met sur le dos... eh bien! c'est égal... elle ne parle que de vertu et de mœurs... ça fait mal, ma parole.

CLAUDINE.

AIR : *On aurait dû pour la rendre parfaite* (de la Demoiselle à marier).

Parc' qu'à présent elle a la quarantaine,
Et qu'elle voit fuir les amours,
La jeuness' lui fait de la peine,
Elle eut pourtant autrefois ses beaux jours.
Chacun son tour, qu'ell' nous laisse les nôtres,
Moi je trouve injuste... et petit,
Quand on n'a plus faim, d'empêcher les autres,
De satisfair' leur appétit. (*bis*).

(*Allant au fond.*) Tiens... monsieur Edouard... le neveu de la bourgeoise... Il est matinal.

SCÈNE II.

CLAUDINE, EDOUARD.

EDOUARD.

Bonjour Claudine

CLAUDINE.

Bonjour monsieur Edouard... vous v'la déjà levé?

EDOUARD.

Déjà?... il est neuf heures... Est-ce que tu crois que je me lève comme ces mirliflors de la Chaussée d'Antin, moi?... Un commis-voyageur !.. tu ne me connais guères: depuis cinq ans que je voyage, le soleil ne s'est pas levé une seule fois avant moi... il ne peut pas s'en flatter... Et c'est toujours une servante d'auberge ou une bonne de magasin qui a eu l'étrenne de ma barbe, lorsqu'elle en valait la peine.... et comme toi, Claudine, tu en vaux la peine. (*Il l'embrasse.*)

CLAUDINE, *elle lui tend l'autre joue.*

Hé ben, hé ben... vous ne vous gênez pas...

EDOUARD.

Je ne me gêne jamais.

CLAUDINE.

Faut avouer, monsieur Edouard, que vous êtes un vrai Roger-bon-temps.

EDOUARD.

Je suis commis-voyageur!... J'aime à rire, à m'amuser, à faire des farces... Vivent les farces !...

CLAUDINE.

C'est donc un état ben amusant que le vôtre?

EDOUARD.

C'est le roi des états... et un état de roi!

AIR : *Ah! vraiment!* (de Jean).

Gai luron,
Sans façon,
Ma vie,
Est digne d'envie;
Séducteur,
Et farceur,
Je suis commis voyageur!

Il faut me voir monter en diligence,
Vers l'un des coins prudemment je m'élance,
On part; chacun à s'endormir commence,
Et moi, taquin,
J' fais des nich's au voisin.

Vient le dîner, l'on descend, l'on se presse,
Pour découper, je m'offre, je m'empresse,
Et j'ai le soin de prendre avec adresse
De chaque plat
L' morceau l' plus délicat (*bis*).
Gai luron,
Sans façon, etc.

Quand, pour coucher à l'auberge on s'arrête,
Si ma voisine est jeune et gentillette,
J' vois en passant l' numéro d' sa chambrette,
Et vers minuit,
Je marche à petit bruit.
Alors, ma foi, Dieu sait ce qui se passe.
Le lendemain chacun reprend sa place,
Mais ma voisin' ne parle qu'à voix basse,
Et devant moi,
Rougit, je n'sais pourquoi (*bis*).

CLAUDINE, *l'interrompant en riant.*

Ah! laissez donc, farceur, je le sais bien moi, pourquoi c' qu'elle rougit... c'est parc' que vous la faites pâlir...

CLAUDINE ET ÉDOUARD.

Gai luron,
Sans façon,
Ma vie
Est digne d'envie.
Séducteur
Et farceur,
Je suis commis voyageur.

CLAUDINE.

Dites donc, si mademoiselle Aglaé vous entendait.

EDOUARD.

Où serait le mal... Aglaé m'aime tel que je suis, avec mes défauts... et moi, je l'aime telle qu'elle est avec ses qualités. D'ailleurs, je veux devenir rangé. .. et tiens, Claudine, foi d'honnête garçon, Aglaé sera ma femme.

CLAUDINE.

Est-ce que vous avez le consentement de madame Clément?

EDOUARD.

De ma tante... non... mais qu'importe; je suis commis-voyageur, et comme Gusman du Pied de Mouton, je ne connais pas d'obstacle... Mais Aglaé tarde bien à descendre .. elle qui est toujours la première au magasin...

CLAUDINE.

Rassurez-vous... je l'entends... moi, je m'en vas à la boucherie... (*Elle prend un panier.*)

AIR : *Le tout est de s'y faire* (vaud. de *l'Homme qui bat sa femme*).

CLAUDINE.

Allons, je vous laisse,
D'ici je pars au galop,
En fait de tendresse,
Un troisième est d' trop.
Quand mon Alexandre
Me parl' de ses feux,
Pour bien nous comprendre,
Faut n'êtr' que nous deux.

Reprise ensemble.

CLAUDINE.

Allons, je vous laisse, etc.

ÉDOUARD.

Pars avec vitesse,
Elle vient, vîte au galop,
En fait de tendresse,
Un troisième est d' trop.

(*Claudine sort.*)

SCÈNE III.

EDOUARD, AGLAÉ.

AGLAÉ, *entrant*.

Edouard!...

EDOUARD.

Bonjour ma bonne Aglaé. (*Il regarde de tous côtés.*) Il n'y a personne par ici.. personne par là.. (*Il l'embrasse.*)(*à part.*) Et de deux...

AGLAÉ.

Finissez donc, monsieur, si l'on nous voyait.

EDOUARD.

Oui, mais on ne nous voit pas.

AGLAÉ.

Si je t'avais su au magasin, je serais descendue plutôt .. mais c'est Finette qui m'a retardée.

EDOUARD.

Finette?

AGLAÉ.

Oui, elle récitait une scène de l'Auberge des Adrets, et voulait absolument que je fisse le gendarme assassiné.

EDOUARD, *riant*.

Ah! ah!... je la reconnais bien là, la petite espiègle, toujours

en train de rire... Mais laissons-là, Finette et le gendarme, pour parler de nos affaires.

AGLAÉ.

Oui, ça vaudra mieux. Imagine-toi qu'hier soir, ta tante m'a encore fait une scène terrible, sous prétexte que depuis un mois je ne suis plus reconnaissable; que je suis distraite, préoccupée... enfin, que je pense à tout autre chose qu'à mon ouvrage. Elle a bien un peu raison, et c'est votre faute, monsieur.

EDOUARD.

Ma faute?...

AGLAÉ, *souriant.*

Certainement.

AIR de *La Sylphide* (Mme Duchambge).

Oui, vraiment, j'en conviens,
Quand j' suis à mon ouvrage,
J'aperçois ton image,
Sous l' chapeau que je tiens.
Je n'aime plus à rire,
A chaque instant j' soupire,
Enfin... je le sens là,
C'est bêt' d'aimer comme çà.

Vers la porte parfois
Si je tourne la vue,
J' crois te voir dans la rue,
Car partout je te vois.
Pour moi c'est un supplice,
Edouard, faut qu' ça finisse,
Car, vraiment, je l' sens là,
C'est bêt' d'aimer comme ça.

EDOUARD.

Non, ma chère Aglaé, c'est très-spirituel au contraire.

AGLAÉ.

Madame Clément, sans le moindre doute, s'est aperçue de notre amour, et ça lui déplait... Elle voudrait te voir marié à une femme riche... et moi, je n'ai rien.

EDOUARD.

Rassure-toi, mon Aglaé.. Ma tante aura beau dire et beau faire, je n'aurai pas d'autre épouse que toi... si je ne puis obtenir son consentement, sais-tu ce que je ferai?...

AGLAÉ.

Non.

EDOUARD.

Eh bien... je m'en passerai... Dieu merci, je ne suis ni d'âge, ni d'humeur à me laisser mener... Je suis commis-voyageur!... libre de mes actions... Je t'épouserai, je t'ouvrirai un magasin superbe, tu feras des modes et mon bonheur...

AGLAÉ.

Oh oui!... j'aurai des chapeaux délicieux, du dernier goût... et toujours des attentions pour toi.

EDOUARD.

Tout ce qu'il y a de comme il faut dans Paris, se fournira chez toi.

AGLAÉ.

Je serai bien honnête avec tout le monde, j'aurai des rubans d'un genre tout nouveau, et je ferai des nœuds charmans.

EDOUARD.

En fait de nœuds, nous commencerons par le nôtre.

AGLAÉ.

Moi, à la tête d'un magasin... que je vais être heureuse!... à prix fixe n'est-ce pas?

EDOUARD.

Comme tu voudras... et pendant que tu gagneras de l'argent à Paris, moi j'exploiterai les départemens... Seulement plus de voyage de long-cours... car je ne veux pas trop m'éloigner de ma petite femme.

AGLAÉ.

Que ce sera joli!

AGLAÉ.

Air : *Allons de la philosophie*, ou *Fions-nous à la destinée.*

Le bonheur sera notre partagé,
Jamais d'ennuis, nous nous aim'rons toujours,
Oui, dans notre petit ménage,
Nous n'aurons pas de mauvais jours,
Jamais de mauvais jours. (*bis*).

ÉDOUARD.

Je l' jure ici, près de femme jolie,
Des mêmes feux mon cœur sera brûlant.

AGLAÉ.

Et moi je veux, pendant toute la vie,
Que mon mari soit toujours mon amant.

Reprise ensemble.

L' bonheur sera notre partage, etc.

SCÈNE IV.

EDOUARD, AGLAÉ, FINETTE, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES.

CHOEUR

Air : *Flic, flac* (Adam).

Il est l'heur', allons, mesdemoiselles,
A notre devoir,

Asseyons nous vîte au comptoir.
Ajustons les rubans, les dentelles;
Ah ! Dieu, quel ennui,
Qu' ce n' soit pas dimanche aujourd'hui.

(*La musique continue un peu en sourdine.*)

FINETTE.

Tiens, monsieur Édouard?..

ROSALIE *et* HENRIETTE.

Bonjour monsieur Édouard?

EDOUARD.

Bonjour mesdemoiselles...

ROSALIE.

Ça va bien, monsieur Edouard?

EDOUARD.

Très-bien.... J'ai vu Jules hier ; (*à Henriette*) ainsi qu'Eugène.

ROSALIE.

Vous a-t-il parlé de moi?

HENRIETTE.

Que vous a-t-il dit?

EDOUARD.

Ils m'ont dit tous deux qu'ils vous adoraient... Je dois déjeûner avec eux aujourd'hui.

FINETTE.

Dis donc, Rosalie, je ne m'étonne plus si Aglaé était si pressée de descendre à la boutique.

AGLAÉ.

Finette... vous vous trompez... j'ignorais...

FINETTE.

Oh! mon Dieu, ne vas-tu pas t'en défendre... Est-ce que nous ne savons pas toutes que monsieur Edouard te fait la cour et te recherche pour le bon motif... C'est comme moi, si j'écoute Jéricho, c'est que ses intentions sont pures... Du moins ils disent toujours ça, ces brigands d'hommes.

EDOUARD.

Tiens, à propos de Jéricho, je l'ai rencontré il n'y a qu'un instant, chargé de fioles et de médicamens.

FINETTE.

C'est vrai que depuis qu'il est dans la pharmacie, ce pauvre garçon, on ne le voit plus qu'avec des drogues... Moi d'abord je ne veux plus lui donner le bras... Eh bien! monsieur Edouard; voyons, à quand la noce?

AGLAÉ.

La noce?... y penses-tu?...

FINETTE.

Qu'est-ce qu'il manque donc?... Edouard t'aime, tu l'aimes.: vous vous aimez... il me semble qu'il n'en faut pas davantage.

EDOUARD.

Sans doute... Il n'y a plus qu'à parler à ma tante... ce que je ferai ce soir-même... ça m'ennuie, parce qu'il faut des ménagemens.

FINETTE.

Je comprends, c'est là ce qui vous embarrasse... (*Gravement*) Eh bien! écoutez, jeunes gens, je vous prends sous ma protection, ne vous inquiétez de rien, c'est moi qui parlerai à madame.. Aglaé, tu es orpheline... je te servirai de père.

AGLAÉ, *riant.*

Je te remercie...

EDOUARD.

Comment donc ! mais je serai ravi d'avoir un beau-père aussi joli... et certainement que je...

AGLAÉ, *pinçant Edouard.*

Allez, allez, ne vous gênez pas. (*Bas*)

EDOUARD, *bas à Aglaé.*

Oh!... Aglaé... quel pinçon... je suis sûr que mon bras est tricolore.

FINETTE.

Ah ! à propos, mesdemoiselles, j'ai des nouvelles de Phrasie.

EDOUARD.

Phrasie, qu'est-ce que c'est que ça ?

FINETTE.

C'est une de nos anciennes camarades qui a quitté les modes pour le théâtre... Vous savez bien comme elle faisait la fière depuis qu'elle devait débuter.

TOUTES.

Oui...

FINETTE.

Eh bien! ses débuts ont eu lieu à l'Ambigu-Comique, et elle a été sifflée.

AGLAÉ, ROSALIE *et* HENRIETTE.

Sifflée!...

FINETTE.

Oh! mais sifflée.... à boulets rouges... aussi elle ne vous regardera plus du haut de sa hauteur, quand elle passera devant le magasin...

ROSALIE.

C'est bien fait pour elle.

FINETTE.

C'est vrai ça... elles font leur tête parce qu'elles jouent la comédie... mais je la jouerais aussi, si je voulais... Je sais le rôle de monsieur Frédéric dans l'Auberge des Adrets.

JÉRICHO, *à la porte.*

Peut-on entrer ?

TOUTES.

Eh! c'est Jéricho! c'est Jéricho!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JÉRICHO.

JERICHO.

Oui, mes petites chattes, c'est moi. . . Dites donc, il n'y a pas de danger ?

AGLAÉ.

Non, rassurez-vous; madame Clément dort encore.

JÉRICHO.

Vivat!... quand le chat dort les souris dansent... Bonjour Edouard,.. ça va bien! très-bien.. merci. Mes petites chattes. .. Voilà de la pâte de jujubes que je vous apporte. (*Il tire une boîte de la poche de son tablier.*) Ensuite, voilà pour mademoiselle Aglaé qui se plaint de ne plus avoir d'appétit.

AGLAÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JERICHO.

Deux petits paquets de rhubarbe... faudra prendre ça dans deux cuillerées de potage.

AGLAÉ, *prenant le paquet.*

Merci, monsieur Jéricho. (*Toutes les demoiselles vont s'asseoir dans les comptoirs de droite et de gauche.*)

EDOUARD.

Eh bien! est-ce qu'il n'y a rien pour moi ?

JÉRICHO.

Vous n'êtes pas malade, vous.

EDOUARD, *s'efforçant de ne pas rire.*

Si fait, vrai ..j'ai... comme une barre sur l'estomac... et une autre sur le ventre.

JÉRICHO.

Votre parole ?...

EDOUARD.

Ma parole !

JÉRICHO.

Eh bien! alors (*Il lui parle bas et fait le geste de donner un lavement.*) voilà ce qu'il faut faire... si le premier ne suffit pas, faudra en prendre un second.

EDOUARD.

Merci bien... mais ça ne sera pas pour aujourd'hui.

JÉRICHO.

Edouard, vous avez tort... ça n'a rien de désagréable.

FINETTE, *assise au comptoir à gauche.*

Jéricho, quand vous aurez fini de bavarder, vous viendrez me dire bonjour, peut-être.

JÉRICHO.

Comment, Finette, j'aurais oublié... ah! je suis un monstre!.. (*Il lui baise la main.*)

FINETTE.

A la bonne heure... et mon chocolat?

JERICHO.

Le voici. Vous saurez, mesdemoiselles, que c'est aujourd'hui mon jour de sortie.. à midi, je serai libre comme l'air; ainsi, si vous avez quelques commissions à me donner, je suis entièrement à vos ordres.

EDOUARD.

Ce brave Jéricho, toujours aux petits soins auprès des dames.

FINETTE.

Quand je sors c'est lui qui porte mon carton... il est bien gentil de ce côté-là.

JÉRICHO.

Finette, il me semble que je suis gentil de plusieurs autres côtés encore... Que voulez-vous? je ne rêve que femmes, je ne vois que femmes... oh! les femmes!... pourquoi ne suis-je pas né femme... non, au fait, j'aime mieux être ce que je suis... afin de leur rendre hommages sur hommages... (*Bas à Finette.*) A propos, Finette, as-tu demandé un congé à madame Clément?

FINETTE, *de même.*

Je lui ai fait un conte, j'ai dit que ma grand'maman avait la coqueluche, et si madame est bien disposée ce matin, je lui demanderai la permission d'aller lui faire de la tisanne.

JÉRICHO.

Fameux; et au lieu de faire de la tisanne, nous ferons des farces!... Je repasserai à midi et j'attendrai devant la boutique.

FINETTE.

C'est convenu.

EDOUARD.

Est-ce que vous complotez quelque chose, tous les deux; j'espère que nous en sommes s'il s'agit de rire et de s'amuser.

JÉRICHO.

Non Édouard, ceci est une chose à notre à part... Mais dites-donc, en parlant de rire et de s'amuser, voilà la mémoire qui me revient; vous nous aviez beaucoup parlé d'un certain bal costumé dont vous deviez être nommé commissaire.

EDOUARD.

Et pour lequel je vous avais promis des billets, n'est-ce pas?

JÉRICHO.

Il me semble que oui.

EDOUARD.

C'est aujourd'hui que cela se décide.

FINETTE.

Aujourd'hui. (*Les modistes quittent leurs comptoirs*).

EDOUARD.

Et ce soir peut-être... Mais je ne veux vous parler de rien... j'aime mieux vous laisser le plaisir de la surprise.

FINETTE, *sautant de joie.*

Oh! si c'était pour ce soir! quel plaisir de danser! d'avoir un joli costume!

ÉDOUARD.

Tout sera décidé dans une demi-heure, et je vous promets, si le bal est remis, de venir passer la soirée avec vous, mesdemoiselles, et de vous conter des histoires; nous autres commis-voyageurs, nous en avons toujours.

AGLAÉ.

Oui, mais pas des histoires de voleurs, ça fait faire de vilains rêves.

JÉRICHO.

Est-il heureux, cet Edouard, d'être le neveu du magasin!... car vous êtes le neveu du magasin, vous...il peut rester toute la sainte journée auprès de son Aglaé; tandis que moi je suis obligé de piler de la rhubarbe à deux cents toises de Finette.... Si je n'avais pas une vocation décidée pour l'état d'apothicaire... ma parole d'honneur...

ROSALIE.

J'entends madame Clément. (*Les demoiselles reprennent leurs places.*)

JÉRICHO, *effrayé.*

Madame Clément! ah ben me voilà gentil!

EDOUARD.

Cachez-vous...

FINETTE.

Vîte, vîte...ici...sous le comptoir.

JÉRICHO.

Sous un comptoir...c'est humiliant!

FINETTE.

Allons, Jéricho, voulez-vous me compromettre?

JERICHO.

Moi? te compromettre!...Je me mettrais plutôt dans un carton à chapeaux. (*Il se fourre sous le comptoir.*)

ÉDOUARD.

Il était temps!

SCENE VI

LES MÊMES, MAD. CLÉMENT.

TOUTES LES MODISTES ENSEMBLE.

Bonjour madame! bonjour madame!

MAD. CLEMENT.

Bonjour mesdemoiselles... On faisait bien du tapage, il me semble.

FINETTE.

C'est sans doute le bruit de nos aiguilles, en travaillant.

AGLAÉ.

Oui, madame, en travaillant...

MAD. CLEMENT.

Ah ! c'est vous, Edouard?. . . que venez-vous faire si matin.

ÉDOUARD.

Je venais. . . m'informer de votre santé, ma tante.

MAD. CLEMENT.

Je me porte bien, merci. (*Elle regarde Aglaé ; à part*). Décidément il est amoureux de cette petite, il faudra que je mette bon ordre à cela. (*Haut*). Puisque vous voilà, Edouard, voulez-vous me rendre un service !

ÉDOUARD.

Comment donc, ma tante, avec plaisir.

MAD. CLEMENT.

(*A part.*) Eloignons-le. (*Haut.*) Veuillez passer chez mon fabricant de rubans... Je l'attends ce matin, et je tremble qu'il ne me manque de parole. J'ai une commande qui ne peut souffrir aucun retard.

ÉDOUARD.

J'ai justement affaire dans la même rue, j'y cours à l'instant, au revoir, ma tante... Adieu, mesdemoiselles. (*Bas à Aglaé*). Je serai ici dans une demi-heure. (*Il sort*).

SCENE VII.

Les Mêmes, *excepté* ÉDOUARD. (*Mad. Clément va s'asseoir au comptoir de droite auprès d'Aglaé*).

JERICHO, *sortant un peu la tête.*

Y est-elle toujours?

FINETTE, *le repoussant sous le comptoir.*

Veux-tu te taire ?

MAD. CLEMENT, *qui cherche sur le comptoir.*

Où est donc la boîte aux épingles, mesdemoiselles ?

AGLAÉ.

Je n'y ai pas touché, madame.

FINETTE.

Ni moi.

ROSALIE.

Ni moi.

MAD. CLEMENT.

Oh! je suis bien sûre que personne n'y aura touché. . . c'est toujours comme ça, il faut pourtant que je la trouve.. . Aglaé, cherchez sous votre comptoir, je vais voir sous l'autre.

AGLAÉ.

Oui, madame.

FINETTE.

Oh! mon Dieu. . . et Jéricho !. . . (*Elle parle bas*). Jéricho. . . Jéricho. . . (*Jéricho sort à quatre pattes de dessous le comptoir*).

JERICHO, *de même.*

Nous sommes perdus...

FINETTE, *de même.*

Viens ici... et ne bouge pas... (*Elle met Jéricho entre ses jambes; une chaise chargée d'étoffes lui masque le dos, elle lui place aussitôt un chapeau sur la tête : elle est censée tenir une poupée de carton*).

MAD. CLEMENT, *qui a regardé sous le comptoir.*

J'étais bien certaine de la trouver sous le comptoir de mademoiselle Finette...

FINETTE.

Pourquoi ça, madame ?

MAD. CLEMENT.

Parce que vous avez si peu de soin... Voyons... comment arrangez-vous ce chapeau... attachez donc mieux ces rubans... placez une épingle ici... (*Elle place elle-même une épingle qu'elle enfonce dans la tête de Jericho , qui fait un mouvement*). Et vous , Aglaé... que faites-vous là ?... (*Elle va voir ce que fait Aglaé*).

JERICHO, *à Finette d'un air piteux.*

Finette... ôte-moi donc cette épingle, elle m'a enfoncé une épingle à côté de l'oreille...

FINETTE.

Oh! pauvre garçon !... Chut... elle regarde par ici...

JERICHO.

Une épingle noire encore...

FINETTE.

Tais-toi donc... (*Elle lui remue la tête en feignant d'arranger le chapeau.*)

JERICHO.

Finette , je t'en supplie , coiffe-moi avec plus de ménagemens... ma tête n'est pas de carton.

FINETTE, *lui tapant sur la joue.*

Voyons... mon petit Jéricho... un peu de patience...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CLAUDINE, *une lettre à la main.*

CLAUDINE, *à part.*

Pour mademoiselle Finette, que m'a dit le vieux monsieur... Il ne s'agit plus que de la remettre sans que madame se doute de rien... (*Elle fait des signes à Finette*).

FINETTE.

Tiens... que me veut Claudine ?

JERICHO.

Qu'est-ce que tu parles de Claudine ?

FINETTE, *à Jéricho.*

Ce n'est rien...

CLAUDINE, *qui s'est approchée de Finette.*

Mademoiselle... c'est une lettre... d'un vieux monsieur... qui vous veut du bien... à ce qu'il dit.

JERICHO, *pousse un cri.*

Oh!.. .(*Mad. Clément se retourne au moment où Claudine tend la lettre à Finette.*)

MAD. CLEMENT.

Que voulez-vous, Claudine?... (*Claudine remet aussitôt la lettre dans la poche de son tablier.*)

CLAUDINE.

Moi... rien... Madame...

MAD. CLEMENT, *allant vers elle.*

Rien... il m'a semblé que vous présentiez un poulet... à mademoiselle Finette...

CLAUDINE, *montrant son panier.*

Un poulet... non madame, je n'ai que mon gigot...

MAD. CLEMENT, *prenant la lettre dans sa poche.*

Certainement... le voici.. .Qui vous a remis cette lettre?

CLAUDINE.

Madame... c'est un monsieur seul.

MAD. CLEMENT.

Et quel est ce monsieur seul?

CLAUDINE.

Madame, je vous jure que je ne le connais ni *d'aigle* ni d'Adam.

MAD. CLEMENT.

C'est bien... (*Elle lit l'adresse.*) A mademoiselle Finette.. .Je ne me trompais pas...

JERICHO, *à Finette.*

Finette... c'est atroce.. .çà crie vengeance...

FINETTE, *bas.*

Ne crie pas comme ça... (*Haut*) Madame peut lire... je ne sais pas d'où vient ce billet.. .je n'ai rien à me reprocher... je suis pure comme l'enfant qui vient de naître.

MAD. CLEMENT, *lisant.*

« Charmante Finette, il y a huit jours que j'ai entrevu votre
» délicieux minois à travers les vîtres de votre magasin, c'est
» vous dire que depuis huit jours je suis amoureux... Il faut
» absolument que je vous parle...

FINETTE.

Donc... il ne m'a jamais parlé... vous voyez, madame... (*Bas à Jéricho.*) Tu l'entends... jaloux.

MAD. CLEMENT, *continuant.*

» Je suis un homme du moyen âge, et à la tête d'une fortune
» agréable; je vous veux du bien.. .Pour que vous appreniez à
» me connaître... je me trouverai au reçu de cette lettre, planté
» devant le deuxième carreau à droite de la porte. (*Toutes les*

demoiselles tournent la tête et aperçoivent Guichard qui regarde avec son lorgnon.)

» Signé *Guichard*, propriétaire. »

ROSALIE.

Il est là...

AGLAÉ.

Dieu! qu'il est laid!...

(Finette a toutes les peines du monde à contenir Jéricho.)

MAD. CLEMENT.

Je suis heureuse, Finette, de voir que vous n'êtes pas coupable... mais je vais ôter à ce vieux mauvais sujet l'envie de recommencer... Claudine!

CLAUDINE.

Madame...

MAD. CLEMENT.

Y a-t-il de l'eau dans mon lavabo.

CLAUDINE.

Oui madame... je venons de le remplir...

MAD. CLEMENT.

Suivez-moi... je vais lui laver la tête à ce monsieur... Vous, mesdemoiselles, je vous défends de quitter le comptoir...

FINETTE.

Il n'y a pas de danger, madame... *(Mad. Clément entre à droite avec Claudine.)*

SCÈNE IX.

FINETTE, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES, JÉRICHO ET GUICHARD, *en dehors.*

JERICHO *se lève et oublie d'abord d'ôter le chapeau que Finette lui a mis sur la tête. Aussitôt que Guichard voit un homme dans la boutique, il s'éloigne pendant quelque temps.*

Elle est enfin partie!... c'est bien heureux!... où est-il donc ce vieux séducteur... j'ai envie d'aller le rouler dans la poussière.

FINETTE, *l'arrêtant.*

C'est cela, pour que madame te voie sortir... n'est-ce pas... puisqu'elle doit être à sa fenêtre...

JERICHO.

Ah oui... c'est vrai... elle va l'arroser comme un pot de chiendent, je serai vengé... mais il faut pourtant que je m'en aille moi...

FINETTE.

Passe par ici... tu gagneras la cuisine et tu sortiras par la cour...

JERICHO.

Allons... je m'esquive... A midi... Au revoir... surtout... pas de regards vers la rue...

FINETTE.

Est-ce que vous oseriez me soupçonner...

JERICHO.

Fi donc!... Adieu.

(*Il sort par la gauche, Guichard reparait aux carreaux*).

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* JÉRICHO.

ROSALIE.

Voilà le vieux qui revient...

AGLAÉ.

Ce pauvre monsieur... qui va recevoir de l'eau sur la tête. Il me fait pitié...

FINETTE.

A moi aussi, car enfin... il n'avait que de bonnes intentions...

AGLAÉ.

Il faut lui faire signe de s'en aller...

ROSALIE.

Oui, Aglaé a raison...

FINETTE.

Attendez... (*Elle lui fait des signes*). Monsieur... monsieur... allez-vous en... allez-vous en... (*Guichard au dehors ne comprend pas et envoie des baisers à travers les carreaux*).

AGLAÉ.

Il paraît qu'il ne comprend pas la pantomime...

FINETTE, *continuant*.

Allez-vous en donc... Garde à vous... sur la tête...
(*Guichard comprend un peu, il lève le nez en l'air, reçoit une cuvette d'eau sur la tête et se sauve. Toutes les modistes éclatent de rire.*)

AGLAÉ.

Ah! mon Dieu!

FINETTE.

Il n'en a pas perdu une goutte, ce pauvre propriétaire!... Il avait peut-être sur moi des vues de mariage...

AGLAÉ.

C'est bien possible.

FINETTE.

A propos de mariage, Aglaé... J'ai promis de m'occuper du tien, et je vais parler pour toi, ce matin même, à madame.

AGLAÉ.

Comment tu oseras...

FINETTE.

Pardine... faut-il pas toujours trembler devant madame Clément .. (*Apercevant madame Clément*). Oh! la v'là... (*Elle se remet vite à son ouvrage*).

SCENE XI.

LES MODISTES, MAD. CLÉMENT. (*Elle est habillée pour sortir*).

MAD. CLEMENT.

J'espère que ce monsieur ne rôdera plus devant le magasin.

FINETTE.

Je vous remercie, madame, de m'en avoir délivrée.

MAD. CLEMENT.

Mesdemoiselles, le déjeûner est servi... vous pouvez passer dans l'arrière-boutique.

FINETTE.

Madame, je réclamerai de vous un instant d'entretien.

MAD. CLEMENT.

Je vais vous écouter. Allez, mesdemoiselles, et dépêchez-vous.

FINETTE, *bas à Aglaé, avec dignité.*

Je vais m'occuper de ton bonheur, garde-moi mon déjeûner.

SCÈNE XII.

MAD. CLÉMENT, FINETTE.

MAD. CLEMENT.

Voyons, Finette, qu'avez-vous à me dire...

FINETTE, *à part.*

De la dignité, de l'aplomb ! N'oublions pas que je suis pour le quart-d'heure un père de famille respectable. (*Elle tousse*). Hum ! hum !

MAD. CLEMENT.

Eh bien, mademoiselle ?

FINETTE.

M'y voilà, madame. Vous savez qu'Aglaé depuis qu'elle a perdu ses père et mère est orpheline. C'est moi qui ai fait son éducation : je lui ai appris à se présenter convenablement dans un bal et à sentir les beautés d'un mélodrame.

MAD. CLEMENT.

Après ?

FINETTE.

Vous savez qu'elle est jeune, jolie, douce, bonne, sensible, très-sensible, trop sensible peut-être... Vous savez...

MAD. CLEMENT, *l'interrompant.*

Je sais, je sais que vous êtes très-bavarde... Finirez-vous.

FINETTE, *à part*

Madame, je crois, me manque de respect... mais dissimulons. (*Haut*). A dix-huit ans, le cœur d'une jeune fille sensible murmure, parle, crie... madame doit savoir cela... Si toutefois elle ne l'a pas oublié.

MAD. CLEMENT, *à part.*

Petite sotte !

FINETTE.

C'est ce qui est arrivé à Aglaé ; son cœur a parlé... il a parlé pour monsieur Edouard, votre neveu, qui lui rend la réciproque ; et c'est la main de ce jeune homme que je viens vous demander pour mon intéressante amie.

MAD. CLEMENT.

Voyez-vous cela. C'est le monde renversé, maintenant les filles demandent les garçons en mariage.

FINETTE.

Pourquoi pas ? il est temps d'abolir tous les usages rococo. Que répondrais-je à Aglaé ? car enfin son cœur a besoin de savoir sur quel pied danser.

MAD. CLEMENT.

Vous répondrez à mademoiselle Aglaé que je lui défens d'entretenir plus long-temps la moindre relation avec mon neveu, qui n'épousera jamais une ouvrière modiste qui n'a pas le sou.

FINETTE.

Mais, madame, vous parlez bien cavalièrement des ouvrières modistes, il me semble que vous l'avez été tout comme nous ouvrière, quand vous exerciez sous les galeries de bois. Seulement depuis cette époque on a construit l'église de la Madeleine, et il y a long-temps qu'elle est commencée. (*A part*). Attrappe...

MAD. CLEMENT.

Quelle insolence !

FINETTE.

Pourquoi madame veut-elle nous ravaler, madame n'a pas toujours été cossue... une ouvrière vaut bien une marchande de modes...

MAD. CLEMENT.

Vous tairez-vous ? mademoiselle, si vous ajoutez un mot de plus, je vous chasse de mon magasin. Et pour en finir, apprenez à mademoiselle Aglaé que jamais je ne consentirai à son mariage avec mon neveu...

FINETTE, *à part*.

Dieu que c'est humiliant de ne pouvoir pas dire tout ce qu'on a sur le cœur...

SCÈNE XIII.

MAD. CLÉMENT, FINETTE, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES, *puis peu après* ÉDOUARD.

Chœur des modistes.

AIR : *C'est l'amitié.*

Vive l'instant du déjeûner !
Cela distrait, cela repose;
Pour le travail, c'est une pause.
Vive l'instant du déjeûner ! (*bis*).

MAD. CLEMENT.

Mesdemoiselles, j'ai besoin de sortir pour faire des emplettes, j'espère que l'on se conduira bien pendant mon absence. Il faut que l'on soit au travail avec plus d'assiduité que jamais.

ÉDOUARD, *entrant.*

Ah! ma tante, je suis bien aise de vous trouver encore au magasin; d'abord j'ai fait votre commission, et vous ne pourrez avoir vos rubans qu'à une heure. Maintenant j'ai quelque chose à vous demander pour moi et pour ces demoiselles.

TOUTES.

Pour nous !...

MAD. CLEMENT.

Que voulez-vous dire ?

ÉDOUARD.

Imaginez-vous que le fameux bal que je vous ai tant vanté, tant préconisé depuis un mois, a lieu ce soir même...

TOUTES, *quittant les comptoirs.*

Ce soir !...

ÉDOUARD.

Oui, mesdemoiselles, ce soir; et comme ma tante vous a laissé entrevoir qu'elle vous permettrait d'y aller, je vous apporte des billets, et je viens vous prévenir que je me suis déjà occupé de vos costumes, tout est prêt... ainsi...

FINETTE.

Comment nous irions au bal ce soir !

TOUTES.

Ah ! quel bonheur !...

MAD. CLEMENT.

Un moment, un moment, mesdemoiselles, il faut d'abord que je vous le permette...

ÉDOUARD.

Comment ? ma tante...

FINETTE.

Vous nous avez promis...

MAD. CLEMENT.

Ça ne se peut pas, mesdemoiselles, je suis très-pressée dans ce moment, d'ailleurs je ne suis pas assez contente de vous pour vous laisser aller au bal... Ainsi veuillez donc n'y plus penser et retournez à vos places. Mademoiselle Aglaé, je vous recommande de vous observer à l'avenir, vous savez ce que je veux vous dire. Quant à vous, Edouard, veuillez me donner votre bras... j'ai à vous parler...

ÉDOUARD.

Comment, ma tante, vous ne voulez pas...

TOUTES

Ah! madame !...

MAD. CLEMENT.

Silence, je vous prie, je sais ce que j'ai à faire; sortons.

ÉDOUARD, *lui donnant le bras.*

Mais pourtant... ma tante...

MAD. CLEMENT, *sortant avec Edouard.*

C'est impossible... (*Ils sortent*).

SCENE XIV.

FINETTE, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES.

(*Les demoiselles gardent le silence jusqu'au départ de madame Clément, elles vont avec précaution s'assurer si elle est éloignée, et reviennent ensuite vivement sur le devant de la scène*).

TOUTES, *avec colère et criant.*

C'est indigne! c'est abominable!

AGLAÉ.

Que t'a-t-elle dit ? Oh! je m'en doute bien... tu peux parler.

FINETTE.

Elle te défend de penser à Edouard, et elle m'a dit que jamais elle ne consentirait à ce que tu fusses sa femme.

AGLAÉ.

Je n'ai plus d'espoir qu'en lui, c'est un honnête homme et j'ai sa parole.

FINETTE.

Hélas! ma chère amie, c'est bien peu de chose que la parole d'un homme quand il s'agit de mariage... Si vous saviez, mesdemoiselles, comme elle a traité le corps respectable des ouvrières en modes... Une madame Clément, si ça ne fait pas mal!...Et puis nous empêcher d'aller à ce bal. Mais, vraiment, c'est de la tyrannie, c'est un vrai gouvernement despotique... et nous souffririons cela ?

AGLAÉ.

Que faire ?

FINETTE.

Que faire ? vous me le demandez : il faut secouer le *jougue*, quand on est asservi... on se révolte ! !

ROSALIE ET HENRIETTE.

Finette a raison !

FINETTE.

Nous en avons assez enduré de toutes les couleurs... A bas l'injustice ! à bas les tyrans ! et vive la liberté !

TOUTES.

Vive la liberté !

FINETTE.

Tenez, au diable les cartons, les chapeaux, les comptoirs. Ah ! on veut nous empêcher d'aller au bal... On veut nous priver de toutes les satisfactions de la vie... Liguons-nous, coalisons-nous, faisons des émeutes. (*Elles bousculent les cartons, les chapeaux, etc.*) Voulez-vous me prendre pour votre chef ?

TOUTES.

Oui.

FINETTE, *qui est montée sur un comptoir.*

Eh bien, je me rendrai digne de votre confiance. Jurez-moi de m'obéir jusqu'à la mort!

TOUTES.

Nous le jurons!

FINETTE.

Je reçois vos sermens.

CHŒUR.

AIR belge : *En avant, marchons, du courage* (du *Royaume des femmes*).

Plus de craintes, plus de faiblesse!
C'en est fait, levons nos fronts;
Dans l'esclavage on nous oppresse,
Qu'on tremble!... nous nous révoltons.
Vengeance!...
Non, plus de faiblesse.
Vengeance!...
Oui, nous nous révoltons.

FINETTE.

Imitez-moi... je donnerai l'exemple,
Je vous réponds que j'aurai du toupet;
L'avenir ici nous contemple,
Il faut avoir la têt' près du bonnet.

Reprise du chœur.

Plus de crainte, plus de faiblesse.

(*Finette présente gravement aux modistes une tête de carton; celles-ci ont pris chacune un champignon qu'elles tendent vers Finette, comme pour prêter serment. Tableau. — Fin du premier acte.*)

Acte Deuxième.

La scène se passe chez un restaurateur, derrière le Jardin des Plantes. A gauche, un petit pavillon, sur lequel est une terrasse. — De chaque côté, des bosquets, des tables et des chaises. Grille au fond. — A droite, la maison principale du restaurateur.

SCENE PREMIÈRE.

GUICHARD, LE GARÇON.

(*Guichard dine dans un bosquet à gauche devant le pavillon.*)

GUICHARD, *appelant.*

Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur ?

GUICHARD, *dans le bosquet.*

Eh bien! garçon, cette omelette ?. . .

LE GARÇON.

Dans une minute, monsieur; on vous retourne.

GUICHARD, *se levant.*

C'est qu'il y a deux heures qu'on me retourne... Ha ça, garçon, tu es bien sûr des détails que tu m'as donnés, au moins ?

LE GARÇON.

Comment donc, monsieur, mais voilà les propres paroles de cette demoiselle. Garçon, je viens vous commander un dîner de femmes, pour cinq heures, que ça soit soigné, c'est pour un magasin de modes, et vous savez que les modistes s'y connaissent en fait de dîners de restaurant.. Là dessus elle m'a donné vingt francs d'arrhes, et a retenu le salon qui est là sur cette terrasse. Il est cinq heures moins un quart, ainsi elles ne peuvent tarder.. (*On entend rire dans le restaurant et appeler,* garçon !.. garçon !... du Champagne!!...)

GUICHARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

LE GARÇON.

Ce sont des jeunes gens qui déjeûnent...

GUICHARD.

A cette heure-ci ?...

LE GARÇON.

Ils sont à table depuis midi, et ils commencent à devenir un peu bruyans.

GUICHARD.

Bruyans!... tranchons le mot... étourdissans.

LE GARÇON.

Mais, pardon, monsieur, ils demandent du Champagne, je

vais leur en porter et jeter un coup-d'œil à votre omelette. (*Il sort.*)

GUICHARD.

Plus de doutes, elle va venir... C'est drôle, l'effet que cette petite femme-là produit sur mon individu... Son absence me tue et saprésence me casse bras et jambes... à sa vue, ma tête se perd, mes yeux se troublent... enfin, je la vois quand je ne la vois pas, et quand je la vois, je ne la vois plus. Chère Finette, je vais donc pouvoir m'expliquer cathégoriquement avec toi, et quand tu sauras que je suis un gros propriétaire, tu mettras un terme à mon martyre, dussé-je payer les six mois d'avance.

AIR : *Voici mon oncle Lajonchère.*

Je ne crains pas qu'elle résiste,
Tout ira selon mon désir,
Je sais auprès d'une modiste
Le bon moyen pour réussir.
Rarement son âme est rebelle,
Ce serait du guignon, ma foi,
D'en trouver une de cruelle,
Et que cela tombât sur moi. (*bis*).

LE GARÇON.

Monsieur, voilà votre omelette... (*Il va la poser sur la table.*)

GUICHARD.

Bien, garçon... Finette, que n'es-tu là pour partager mon amour et mon omelette ! (*Il va se remettre à table.*)

SCÈNE II.

GUICHARD, *dans le bosquet*, JÉRICHO, LE GARÇON.

JÉRICHO, *entre en courant et en chantant.*

Vivent les amours, qui toujours... (*Finissant l'air.*) Bonjour, garçon, comment va la santé !... quant à moi, je me porte bien, et j'ai l'honneur, garçon, de vous saluer.

LE GARÇON.

Bonjour, monsieur... (*A part.*) Tiens, quel drôle de petit homme.

JERICHO, *avec mystère.*

Garçon, mon ami, deux mots... Où sont elles?

LE GARÇON.

Monsieur?...

JERICHO.

Je me fais l'honneur de vous dire, garçon, où sont-elles ?...

LE GARÇON.

Qui elles?..

JERICHO.

Qui elles !... est-il bête ce garçon !... quand je dis elles...

il me semble qu'il ne s'agit pas de cuirassiers... je te demande où sont ces demoiselles, les modistes qui dînent ici.

LE GARÇON.

Ah! j'y suis... à la bonne heure, je comprends maintenant, j'y suis, monsieur, j'y suis ...

JERICHO.

C'est très-bien... mais moi je n'y suis pas... Où sont-elles?

LE GARÇON.

Monsieur, elles ne sont pas encore arrivées... mais vous ne venez pas dîner avec elles, je suppose.

JERICHO.

Je viens peut-être pour déjeuner, à l'heure qu'il est.

LE GARÇON.

Mais monsieur ignore sans doute que c'est un dîner de dames, et que j'ai ordre de ne laisser entrer aucun homme dans le salon.

JERICHO.

Garçon, écoutez, pour que vous ne me croyiez pas un intrus, je veux bien entrer avec vous dans quelques détails sur ma vie privée. Garçon, tel que vous me voyez j'adore toutes les femmes en général, mais en particulier je raffolle de Finette, modiste délirante, qui partage mes sentimens. Je l'appelle ma petite biche, elle m'appelle son bibi. Garçon, j'avais aujourd'hui rendez-vous avec elle à midi; j'arrive avec un bouquet de violettes de cinq sous, je regarde à travers les carreaux du magasin et je vois les comptoirs déserts. Je m'informe et j'apprends par Claudine, la cuisinière de la maison, que les modistes se sont révoltées et qu'elles doivent se réunir ici pour conspirer et faire un repas de garçons. Vous voyez que je suis au fait. Il n'était que midi et comme je ne savais que faire je me suis promené jusqu'à quatre heures au Jardin des Plantes, où j'ai eu beaucoup d'agrément.— J'ai attaché un morceau de gâteau au bout d'une ficelle et j'ai fait enrager les ours, garçon... vous savez en leur jetant le gâteau et en le retirant au moment où ils vont le prendre...

LE GARÇON.

Oui... oui... je connais çà...

JERICHO

Ça m'a énormément amusé, garçon... je les faisais trimer, ils tournaient comme des girouettes, ils allaient, ils venaient... Eh bien! garçon, croiriez-vous que ces ours m'ont fait faire des réflexions philosophiques et politiques?

LE GARÇON.

Bah!...

JERICHO.

Oui, garçon, tout en jouant avec mon gâteau et ma ficelle, je me disais:

AIR: vaudeville de *l'Apothicaire*.

Avec ces ours combien de gens
Chez nous ont de la ressemblance,
De même on rit à leurs dépens,

On exploite leur ignorance.
Au lieu d'gâteaux, des croix d'honneur
Les font tourner comme une manivelle,
Et comme ces ours, par malheur,
Ils ne voient pas la ficelle. (*bis*).

Je crois le trait fort méchant... mais sans parler plus long-temps d'animaux, garçon, vous voilà, je pense, suffisamment instruit sur mon compte, et j'aime à croire que vous allez m'ouvrir ce salon où j'attendrai nos modistes, qui seront agréablement surprises.

LE GARÇON.

Monsieur, je suis désolé de vous refuser, mais je ne le puis, et je vous assure que ces demoiselles ne voudront pas vous recevoir parmi elles, puisqu'elles ne veulent être qu'entre femmes.

JÉRICHO.

Vous êtes inexorable, garçon... Elles ne veulent être qu'entre femmes! au fait, puisque Finette ne m'a pas prévenu, c'est qu'on ne voulait pas de moi. Oh!... une idée!... Ah! mesdemoiselles!.. Eh bien! malgré vous, je serai des vôtres... Garçon, je respecte votre consigne; mais je dînerai avec elles, je ne vous dis que ça, je les forcerai bien à m'accepter. Une partie de femmes, c'est délicieux... Au revoir, garçon, ne dites rien de mon projet... vous me le promettez?...

LE GARÇON.

Oh! n'y a pas de danger... (*A part.*) Je crois bien, je ne sais rien.

JÉRICHO.

Je désire garder l'anonyme... ne prononcez donc pas mon nom....

AIR : *De rien je ne m'embarrasse.*

Sur moi gardez le silence;
Allons, il faut du toupet,
De plaisir je ris d'avance,
En songeant à mon projet.
Adieu garçon, je vous quitte,
Mais près d'un sexe enchanteur,
Je vais revenir plus vite
Qu'une voiture à vapeur.

Reprise ensemble.

JÉRICHO.

Sur moi gardez, etc.

LE GARÇON.

Je garderai le silence,
Je suis un garçon discret,
De plaisir je ris d'avance,
En songeant à son projet.

(*Jéricho sort.*)

SCÈNE III.

GUICHARD, LE GARÇON.

GUICHARD.

Tenez, garçon .. voici ce que je dois... Dites donc... C'est un de vos abonnés, ce petit boulot?...

LE GARÇON.

Oui, monsieur... (*A part.*) j'ai promis d'être discret..

GUICHARD.

Mon dieu! mon dieu! comme elles viennent tard ces petites modistes!

LE GARÇON.

Elles devraient déjà *t'être* ici.

GUICHARD.

Déjà *t'être*?

LE GARÇON.

Oui déjà *t'être* ici...

GUICHARD.

Il parait qu'il y tient... (*On entend du bruit dans la coulisse.*)

LE GARÇON.

Les voilà... les entendez-vous?

GUICHARD, *allant voir.*

Diable! diable! je ne veux pas parler à la petite devant toutes ses camarades... surtout depuis cette ridicule aventure où j'ai joué un rôle de canard. Allons prendre ma demi-tasse et revenons offrir à ma belle le restant de mon sucre. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE GARÇON, FINETTE, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES.

LE GARÇON.

Par ici, mesdemoiselles, par ici!...

CHOEUR.

Nous voilà, (*ter*)
Liberté, franchise,
C'est notre devise.
Nous voilà, (*ter*)
Pour nous révolter nous sommes là.

FINETTE.

On s'agite en tous lieux,
Les séditieux
Sont les plus nombreux.
Tout comme eux, ici,

Nous voulons aussi
Nous organiser,
Nous coaliser.

Reprise.

Nous voilà, etc.

Mesdemoiselles, il faut, dès aujourd'hui, que le sort des modistes s'améliore; il faut que nos maîtresses de magasin ne nous bougonnent plus et passent par où nous voudrons... Je demande donc la parole pour développer mon opinion...

TOUTES.

Accordé! accordé!...

FINETTE.

Mes chers camarades... n'oublions pas que l'Europe a les yeux sur nous... (*Au garçon.*) Dites donc; garçon, vous n'êtes pas l'Europe... ainsi, faites-nous le plaisir d'aller voir si le dîner s'apprête... et surtout n'oubliez pas les artichauts à la barigoule... (*Le garçon sort.*) Dites donc, aimez-vous les artichauts à la barigoule, vous autres?

AGLAÉ.

J'en suis folle...

ROSALIE ET HENRIETTE.

Et moi aussi.

FINETTE.

Allons-nous nous régaler... Je continue... L'Europe a les yeux sur nous; il s'agit donc d'avoir du caractère... Depuis trop longtemps, les modistes souffrent dans l'esclavage, il est temps que leur horizon politique s'éclaircisse.

AGLAÉ.

Elle a lu ça dans le *Constitutionnel* en faisant ses papillotes...

FINETTE.

Il faut qu'avant trois jours toutes les modistes de Paris soient révoltées comme nous!

TOUTES.

Oui, que toutes les modistes soient révoltées!

SCENE V.

LES MÊMES, CLAUDINE.

CLAUDINE, *accourant pendant les dernières paroles.*

Et les cuisinières aussi!!

FINETTE ET AGLAÉ.

Tiens, Claudine! la cuisinière du magasin.

CLAUDINE.

Oui, mesdemoiselles, c'est moi que je viens me *coliser* avec vous. Ce matin, je vous ai entendu jaboter sur votr' complot et ça m'a mis l'eau à la bouche. Je n'osais pourtant pas encore me révolutionner tout-à-fait; mais v'là qu'à trois heures il m'arrive de casser une vieille marmite, foi d'honnête fille, qui ne valait pas

six sous. Eh ben, croiriez-vous que madame Clément est venue dans ma cuisine comme un guet-à-pens, et qu'elle m'a agonie d'invectives. Oh ! alors j'ai pas balancé : j'ai flanqué là le tablier d' cuisine, j'ai abandonné mon *aricot* de mouton que j' faisais pour le dîner, tant pis il brûlera, ça m'est égal, tant mieux; et je suis accourue ici où j' savais vous trouver. J' veux faire comme vous, j' veux me *coliser*.

FINETTE, *la reprenant*.

Coalisér. . .

CLAUDINE.

Oui, me *coliser*. J' veux être des vôtres; moi, d'abord, je m' charge de soulever toutes les cuisinières du quartier : nous vous servirons de bon cœur, allez. . .

AIR :

Nous partageons vos sentimens,
Comptez sur tout's les cuisinières
Contre les maîtres, nos tyrans,
Agissons de mille manières.
Pour les mettre dans l'embarras,
Dès d'main nous n' faisons plus d' cuisine;
Ils se rendront, n'en doutez pas,
Quand ils s'ront pris par la famine.

FINETTE.

Bien, Claudine. . . je t'approuve. . .

AGLAÉ.

Mais qu'est-ce que tu veux, toi. . . que demandes-tu ?. . . Voyons.

CLAUDINE.

C' que j' veux . . c'est pas long. . . Tenez, voilà.

AIR : *Et voilà ce que je veux.*

J' veux fair' moi-mêm' tout's les emplettes,
J'veux quatr' cents francs et du vin...c'est genti,
Je ne veux plus laver d'assiettes,
Je veux sortir le dimanche et l' lundi,
Et quelqu'fois même le mardi.
Je veux donner, sans qu'on s'irrite,
A mon pompier, mon amoureux,
Le premier bouillon d' la marmite,
Et voilà (*bis*), voilà ce que je veux. (*bis*)

AGLAÉ.

Tiens, mais ça n'est pas si bête. . .

FINETTE.

Nous l'acceptons n'est-ce pas, mesdemoiselles ?

TOUTES.

Oui, oui. . .

CLAUDINE.

Oh ! vous êtes bien aimables !

LE GARÇON, *à Finette.*

Mademoiselle, il y a là une jeune personne qui demande à être introduite auprès de vous... Elle se dit dans les modes...

FINETTE.

C'est une modiste ! faites entrer. Plus on est de modistes, plus on se coalise.

SCENE VI.

LES MÊMES, JÉRICHO *habillé en femme. Il fait la révérence à toutes les demoiselles qui lui rendent son salut.*

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

FINETTE, *le prenant par la main.*

Approchez donc, mademoiselle.

TOUTES.

Approchez, donc, mademoiselle.

FINETTE.

Avec nous soyez sans façon,

TOUTES.

Avec nous soyez sans façon.

AGLAÉ.

Elle me paraît jeune et belle,
Et je lui trouve fort bon ton.
(*Elle le fait avancer sur le devant de la scène*).
Levez cette gaze discrète ..

FINETTE.

Ne gardez plus l'incognito.

JÉRICHO, *se dévoilant.*

Très-volontiers. .. quoi ma Finette,
Tu n' r'connais pas Jéricho.

TOUTES.

Eh quoi vraiment c'est Jéricho !

Reprise.

Ah ! qu'il est bien en demoiselle,
Avec nous sois donc sans façon, etc.

JERICHO.

Eh oui, c'est moi, c'est Jéricho.

FINETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! es-tu drôle comme ça.

JERICHO.

Comme j'ai appris que l'habit masculin était exclu de votre réunion, j'ai trouvé plaisant de dîner avec vous sans vous faire manquer à vos engagemens... Ne voyez donc en moi qu'une jeune fille naïve et timide exerçant la couture, et que le fougueux apothicaire disparaisse pour faire place à l'innocente modiste...

FINETTE.

Ce cher Jéricho !

AGLAÉ.

Nous trouvons la plaisanterie très-bonne, mais comme nous ne voulons pas d'hommes parmi nous, nous prions monsieur Jéricho de se retirer.

ROSALIE ET HENRIETTE.

Oui, oui, pas d'hommes.

JÉRICHO.

Comment pas d'hommes... mais, jeunes filles, une partie de plaisir sans hommes, c'est comme un dîner sans fromage, ou bien, comme un garde national sans buffleteries...

PLUSIEURS MODISTES.

Non, non, pas d'hommes.

JÉRICHO.

Comment, pas même un pauvre petit...

AGLAÉ.

Pas même un pauvre petit...

FINETTE.

Tu l'entends, mon pauvre Jéricho, il faut t'en aller.

JERICHO.

M'en aller... plus souvent!... Charmantes modistes, écoutez-moi... Non, vous ne me chasserez pas, vous me tolérerez... Vous ne voulez pas de culottes parmi vous, n'est-ce pas?... Eh bien ! mes petites brebis, je n'en ai pas, et si vous en doutez... (*Il veut relever sa robe*)

FINETTE, *l'arrêtant.*

Non, non... on aime mieux te croire.

JERICHO.

Que d'y aller voir... ça suffit... mais alors laissez-moi ici... Je ferai tout ce que vous voudrez... Je me fourre dans votre coalition, ça me fait l'effet d'une folie, mais c'est égal.

FINETTE.

Au fait, je ne vois pas...

AGLAÉ.

Voyons, mesdemoiselles, laissons-le.

ROSALIE.

Nous y consentons...

FINETTE.

C'est arrêté ! tu resteras... mais pas d'observation; laisse-nous agir...

LE GARÇON, *paraissant sur la terrasse.*

Mesdemoiselles, le potage est servi...

FINETTE.

En ce cas, allons dîner, et ensuite nous ferons notre charte...

JERICHO.

Oui, oui, allons dîner.

CHOEUR.

AIR : *Trestaillons l'ordonne.*

Mettons-nous à table,
C'est très-raisonnable,
Pour bien conspirer,
Faut s' restaurer.

Reprise.

(*Les modistes sortent toutes avec Jéricho.*)

SCENE VII.

FINETTE, GUICHARD.

GUICHARD, *qui pendant le chœur est sorti du bosquet, arrête Finette qui sortait la dernière.*

Pardon, jolie modiste...

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est ?...

GUICHARD.

C'est moi...

FINETTE.

Monsieur Guichard !

GUICHARD, *à part.*

Un mot, de grâce !...

FINETTE.

Monsieur, je vous demande bien excuse.... Des affaires sérieuses...

GUICHARD.

J'ai tout entendu... adorable révolutionnaire; charmante quatre-vingt-treize; mais n'importe... il faut que vous m'écoutiez... Depuis plus de trois mois, je vous guette en vain, à la sortie de votre magasin, je n'ai pu, jusqu'à ce jour, trouver l'occasion de m'expliquer avec vous... ce matin encore, j'ai fait, devant vos carreaux, une faction qui m'a valu une douche.

FINETTE.

Ah!... oui... je me rappelle...

GUICHARD.

Ça m'a traversé jusqu'à la chemise, tranchons le mot, jusques aux os...

FINETTE.

Il n'y avait pas de ma faute, je vous assure.

GUICHARD.

Je n'en doute pas; mais écoutez-moi, Finette, tel que vous me voyez je suis propriétaire...

FINETTE.

C'est un bon état...

GUICHARD.

Et bizet dans la garde nationale...Ceci vous prouve que j'ai

Une position dans le monde. Eh bien! répondez à mon amour et je vous rends la plus cossue des femmes...oui, mon bel ange... je veux t'écraser... de cadeaux.

FINETTE.

M. Guichard!...

GUICHARD.

Tranchons le mot... je t'offre un logement délicieux au sixième au-dessus de l'entresol, dans ma maison de la rue du Chat-qui-Pèche... tu auras un parapluie à canne, un boa qui te fera sept fois le tour du cou, tu ne bruleras que de la chandelle des six et tu mangeras des asperges dans la primeur...

FINETTE, *à part.*

Des asperges! moi qui les aime tant!....(*Haut*) à la sauce?

GUICHARD.

Ou à l'huile... je ne regarderai pas à la dépense...

FINETTE, *à part.*

Tout ça n'a rien de repoussant... mais... mon petit Jéricho...

GUICHARD.

Eh bien! Finette... peux-tu rester insensible à tant de procédés... réponds... réponds-moi... de grâce...

FINETTE, *avec hésitation.*

Monsieur Guichard, certainement vous me faites l'effet d'un homme majeur et bon genre, mais je ne puis accepter vos offres distinguées... je refuse...

GUICHARD.

Tu refuses!... mais écoute-moi donc!

FINETTE.

Non... non... je ne veux plus vous écouter... (*Elle se bouche les oreilles*).

GUICHARD.

AIR: *Des mains de Melpomène en pleurs.*

De tels égards doivent toucher ton cœur...
Cède à mes vœux, abrège mon martyre,
Pour te prouver jusqu'où va mon ardeur,
Je veux enfin t'offrir un cachemire.

FINETTE.

Un cachemire!

GUICHARD.

Allons, plus de retards.

FINETTE.

Un cachemire!

GUICHARD.

Et d'une aune. (*A part*) elle est prise.

FINETTE.

Ah! sauvons-nous... je f'rais quelque bêtise,
S'il m'en offrait un de cinq quarts. (*bis*).

SCÈNE VIII.

GUICHARD, *puis* ÉDOUARD, JULES, ANATOLE, ET TROIS AUTRES JEUNES GENS.

GUICHARD.

Elle m'échappe encore ! Ah ! ça c'est donc la chaste Suzanne que cette petite modiste ? Oh ! je saurai bien l'apprivoiser. Un peu de patience, j'ai du tems devant moi quand on n'a que cinquante-cinq ans. (*On entend des cris et des éclats de rire. Les jeunes gens entrent en scène*).

CHOEUR DE JEUNES GENS.

AIR du *Comte Ory*.

Amis, à la folie
Livrons-nous sans façon,
Rien ne vaut, dans la vie,
Un repas de garçons.
Oui, sur nous, la folie
Doit régner sans façon;
Rien ne vaut, dans la vie,
Un repas de garçons. (*ter*).

GUICHARD.

Que le diable les emporte avec leur folie, ils vont m'empêcher de revoir Finette.

JULES.

Le charmant déjeûner !

ÉDOUARD.

L'excellent champagne! quel guignon de ne pouvoir terminer la journée comme nous l'espérions.

JULES.

C'est ta diable de tante qui est cause de tout cela.

EUGÈNE.

Les empêcher d'aller au bal !

ÉDOUARD.

C'est une horreur, j'en conviens, mais ce qui est bien plus fort, croiriez-vous, mes amis, qu'elle me défend de songer à Aglaé, de lui parler même. . . Je suis commis-voyageur, et je lui ai signifié que je ne ferais aucun cas de ses défenses, Aglaé sera ma femme malgré elle. Garçon, la carte ? Garçon ! garçon ! (*Il va heurter Guichard.*)

GUICHARD.

Dites donc, est-ce que vous prenez mon pied pour un trottoir ?

EDOUARD.

Oh ! pardon, monsieur.

GUICHARD.

Il n'y a pas de quoi.

ÉDOUARD.

Si fait, il y a de quoi. Eh bon Dieu, c'est vous, monsieur Guichard !

GUICHARD.

Monsieur Edouard !

JULES, *bas à Edouard.*

Qu'est-ce que c'est que cette caricature-là ?

ÉDOUARD, *prenant avec cérémonie la main de Guichard.*

Messieurs, je vous présente monsieur Guichard, mon estimable propriétaire. C'est le plus aimable homme que je connaisse...

GUICHARD, *saluant.*

Mon cher ami, certainement...

ÉDOUARD.

Oui, je le répète, le plus aimable homme que je connaisse. (*Bas à Jules*). Je lui dois deux termes. (*Haut.*) Et de plus un gaillard auprès du sexe...

GUICHARD.

Oh! pour cela...j'en conviens.

ÉDOUARD.

Et qui diable me procure le plaisir de vous rencontrer ici ?...

GUICHARD.

Ma foi, c'est le hasard... Quelques affaires m'ont amené dans ce quartier... ou plutôt tenez, tranchons le mot, je vais vous dire la vérité, car vous me faites l'effet de bons enfans...

ÉDOUARD.

Monsieur Guichard, vous pouvez compter là dessus, parlez ?

GUICHARD.

Eh bien, je suis ici en amour.

TOUS.

En amour ?

ÉDOUARD, *à part.*

Ça fait un amour drôlement tourné !

GUICHARD, *se rengorgeant.*

Pour une petite modiste... du magasin de madame Clément, qui a un caprice pour moi...

ÉDOUARD ET JULES.

De madame Clément! diable ! et quel est son nom ?

GUICHARD.

Elle se nomme Finette.

ÉDOUARD.

Finette ? (*A part.*) La passion de Jéricho, c'est très-drôle.

GUICHARD.

Imaginez-vous que toutes les petites se sont révoltées et ne veulent plus travailler parce que leur maîtresse leur a défendu d'aller ce soir au bal.

ÉDOUARD.

Révoltées... Continuez, ça devient intéressant.

GUICHARD.

Elles ont résolu de se coaliser, et à cet effet elles sont toutes ici...

ÉDOUARD ET JULES.

Ici... Vraiment, c'est délicieux.

GUICHARD.

Vous les connaissez donc aussi?

ÉDOUARD.

Sans doute, monsieur Guichard, et nou approuvons leur conduite. Pourquoi veut-on les empêcher d'aller au bal... Elles ont raison.

TOUS.

Oui, elles ont raison.

ÉDOUARD.

Messieurs, si vous m'en croyez, nous allons envahir la salle du festin.

TOUS ET GUICHARD.

C'est cela. Entrons, entrons.

EDOUARD.

Allons, messieurs, qui m'aime me suive!

AIR du *Siége de Corinthe*.

Marchons, car l'amour nous appelle,
Que mon exemple soit suivi,
Pour enlever la citadelle,
Je veux vous guider aujourd'hui..

SCENE IX.

LES MÊMES, MAD. CLÉMENT.

MAD. CLÉMENT, *avec mystère*.

Suite de l'air.

Arrêtez-vous, messieurs, et du silence.

TOUS.

Il se pourrait... quoi... madame Clément.

MAD. CLÉMENT.

Ecoutez-moi.. .surtout de la prudence,
Car je réclame un service important.

ENSEMBLE.

Elle nous parle sans colère,
A nous elle adresse des vœux...
Que veut dire un pareil mystère.
Que vient-elle faire en ces lieux.

EDOUARD.

Vous, ma tante, ici!..

MAD. CLEMENT.

Oui, Edouard, c'est moi qui vient vous supplier de m'aider en cette circonstance, et d'empêcher peut-être ma ruine...

EDOUARD.

Votre ruine !... ma tante, parlez, parlez...

MAD. CLEMENT.

Apprenez donc, messieurs, qu'une commande pour laquelle j'ai fait des achats considérables, m'a été faite ces jours derniers, je dois la livrer à la fin de cette semaine, sans quoi je me verrai obligée de payer un dédit de quinze mille francs. Si mes demoiselles s'obstinent plus long-temps à ne pas travailler, je suis perdue.

EDOUARD.

Pourquoi aussi traiter de jeunes personnes avec tant de rigueur...

GUICHARD.

Tranchons le mot, madame, vos paroles sont trop sèches et vos actions trop humides.

MAD. CLEMENT.

Peut-être, j'en conviens, ai-je été jusqu'à ce jour trop sévère envers mes modistes.

GUICHARD.

Et envers moi.

MAD. CLEMENT.

Mais si vous voulez m'aider à les faire rentrer dans le devoir, je vous promets d'être plus indulgente à l'avenir. Quant à vous, Edouard, nous reparlerons du mariage que vous avez projeté... mais de grâce venez à mon aide aujourd'hui.

EDOUARD.

A la bonne heure, nous ne demandons pas mieux, ma chère tante, que de concourir tous à ramener la paix chez vous...

GUICHARD.

Cela ne sera peut-être pas facile... Je vous préviens que les petites ont la tête montée, et qu'elles exigeront que vous preniez avec elles des engagemens solides...

MAD. CLEMENT.

Voilà ce que je crains... il faudrait trouver un moyen de les faire rentrer dans l'ordre en leur donnant une leçon profitable.

EDOUARD.

Voyons... Que pourrions-nous faire... attendez... je suis commis-voyageur, et je ne manque pas d'expédiens... bon, je tiens ce qu'il nous faut... c'est une folie... mais la folie.. c'est ce qu'il faut avec des grisettes... Mes amis, ma tante peut-elle compter sur vous ?

TOUS.

Oui... oui...

JULES.

Qu'as-tu résolu ?

EDOUARD.

Monsieur Guichard... vous nous seconderez .. j'aurai besoin de vous aussi...

GUICHARD.

Certainement. . . entre jeunes gens. . . mais tranchons le mot. Quel est votre projet?

EDOUARD.

Le voici... (*On entend rire les modistes.*) Je les entends... sauvons-nous. . . venez, il n'y a pas de temps à perdre. . . Ma tante, demain à midi. . . toutes ces demoiselles seront à leur poste... mais d'ici là. . . nous rirons . . nous danserons. . . nous nous divertirons. . .

AIR : *Je chante, je danse, je chante* (de *la Fille de Dominique*).

Partons, surtout de la finesce,
Car mon projet exige de l'adresse;
Vite, sauvens nous, le temps presse,
Car les voici,
Sauvons-nous loin d'ici;
Oui, les voici,
Sauvons-nous loin d'ici.
Reprise.

(*Ils sortent.*)

SCENE X.

JERICHO. *en femme,* FINETTE, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, CLAUDINE, MODISTES, *puis* LE GARÇON.

CHOEUR.

AIR : *C'est Lucifer.*

Ah ! c'est charmant !
Quel projet excellent !
Plus d'esclavage,
Plus d'ouvrage.
Ah ! c'est charmant !
Quel projet excellent,
Rien n'est plus divertissant.

FINETTE, *qui tient un papier à la main.*

Je suis enchantée. mesdemoiselles, de vous voir toutes d'accord. . voici la charte que nous avons rédigée . . . il ne s'agit plus que d'en discuter les articles et d'y apposer nos signatures...

AGLAÉ.

Je demande la parole.. .

ROSALIE ET HENRIETTE.

Et moi aussi !

JERICHO.

Et moi aussi.

FINETTE.

Silence, mesdemoiselles, nous ne pouvons pas parler toutes à la fois...

AGLAÉ.

Ah! c'est dommage; mais c'est moi qui, la première, ai demandé la parole...

FINETTE.

La parole est à Aglaé...

AGLAÉ.

Mes chères collègues, pour agir, nous ne sommes pas en force, donc, avant d'en venir aux extrémités, je me dois de modérer vos transports...

AIR de *Mazaniello.*

Je crains fort quelqu'inconséquence,
Et je dois, pour l'honneur du corps,
Proposer ici, par prudence,
D'attendre ici quelques renforts.
Tremblons, au point où nous en sommes,
De n'avoir pas tout calculé,
Qu'on n' dis' pas que devant des hommes,
Des modistes ont reculé... (*bis*).

FINETTE.

Je vois que.. Aglaé n'est qu'une juste milieu!...

JERICHO.

Et moi aussi!...

FINETTE.

Citoyennes... écoutez, voici ma proposition... Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, nous pâlissons sur le bibi, c'est trop!... on nous paie trente sous par jour, c'est pas assez... en outre, on nous vexe et on nous cauchemarde journellement... tout ça m'a décidé à vous proposer de nous révolter... Tout le monde à présent se révolte, eh bien! faisons comme tout le monde...

AIR de *Bonaparte à Brienne.*

Puisqu'aujourd'hui c'est la mode,
Liguons nous, c'est tout profits,
Ayons aussi notre code,
Que chacun' donn' son avis.
Sans égard pour la pratique,
Moi, d'abord, je crois qu'il faut
V'nir plus tard à la boutique
Et nous en aller plus tôt.
Puis, chose bien avérée,
Dans notr' café du matin,
Nous n' voulons plus d' chicorée,
C'est amer comm' chicotin.
Après c' repas monotone,
Nous devons, ce n'est pas mal,
Exiger que l'on nous donne
Un' heur' pour lir' le journal.

Puis, nous en somm's convenues,
Nous n' porterons plus d' carton,
Ça nous fait suivr' dans les rues,
Et c'est du plus mauvais ton,
Nous voulons, quoiqu'innocentes,
Chanter, si cela nous plait,
Tout's les chansons croustillantes
Que chant' mamzell' Déjazet.
Je pense qu'il faut ensuite
Qu'on laisse nos amoureux
Venir nous rendre visite
Par jour, une fois ou deux.
L'été, nous voulons d' la bière,
Et l'hiver, nous désirons
Qu'on nous donn' pour nous distraire,
Du cidre avec des marrons.
Qu'on doubl' l' prix d' notre journée,
Qu'on ne rogn' jamais nos parts,
Et pendant toute l'année,
Pour nous qu'on ait mille égards.
Au résumé, je propose
Qu'on nous donn' beaucoup d'argent,
Et qu' nous n' fassions pas grand' chose,
On n'est pas moins exigeant.
Puisqu'aujourd'hui c'est la mode,
Liguons-nous, c'est tout profits,
Ayons aussi notre code,
Mesdemoisell's, v'là mon avis.

Reprise génerale des 4 derniers vers.

LE GARÇON, *accourant tout effrayé.*

Mesdemoiselles.. : mesdemoiselles...

AGLAÉ.

Qu'y a t-il?...

FINETTE.

Que nous veux-tu ?

LE GARÇON.

Je viens vous avertir que la maison et les alentours sont cernés... et que l'on vient pour vous arrêter !... (*Demi-nuit.*)

TOUTES.

Pour nous arrêter !...

FINETTE.

C'est de l'arbitraire !... il faut résister à la force-armée... citoyennes, tirons nos ciseaux, et repoussons la force par la force !

TOUTES.

Des barricades !!...

(*Elles mettent devant le pavillon, des chaises, des bancs et des tables.*)

CHOEUR.

Trio *du Pré aux Clercs.*

Dépêchons... on s'avance,
Il faut montrer du cœur,
Oui, que notre vaillance
Inspire la terreur.
Faisons tête à l'orage,
Et pour sortir d'ici,
Il faut avec courage
En chasser l'ennemi.
La gard' municipale
Fuira d'vant nos jupons,
La gard' municipale
Fuira d'vant nos jupons,
Quelle gloir' sans égale,
Oui, nous triompherons.
La gard' municipale
Fuira d'vant nos jupons,
Bientôt nous triompherons.

(*La musique continue en sourdine jusqu'à la fin.*)

JERICHO.

On s'approche... ce sont eux!...

FINETTE.

Ce sont eux!... à notre poste!...

(*Elles se placent toutes derrière les barricades.*)

SCENE XI.

Les Mêmes, EDOUARD, JULES, EUGÈNE, et Les Jeunes Gens, *puis* GUICHARD.

(*Ils ont des redingottes boutonnées, des chapeaux rabattus sur les yeux, et de grosses cannes*)

CLAUDINE, *aussitôt que les jeunes gens sont entrés.*

Feu!!..

(*A ce cri, les gobelets, les petits pains, les assiettes, etc., tombent sur les jeunes gens.*)

EDOUARD.

Enfonçons les barricades!...

(*Ils s'élancent vers la barricade; renversent les chaises et les tables : les modistes, après une lutte assez longue, rentrent vivement dans le pavillon dont elles ferment la porte au nez des jeunes gens... Finette et Jéricho paraissent sur la terrasse.*)

EDOUARD.

Rendez-vous!...

JERICHO.

Non, plutôt mourir !... voilà le drapeau noir !...

(*Il plante un bâton au bout duquel est un tablier noir de modiste.*)

FINETTE.

Les modistes meurent et ne se rendent pas ! Feu !...

(*Elle lance, avec Jéricho, les restes du dîner sur les jeunes gens.*)

EDOUARD.

A l'assaut !...

TOUS.

A l'assaut !...

(*Guichard arrive, apportant une grande échelle qu'il place contre le pavillon : il grimpe jusqu'à la terrasse, Jéricho lui couvre la tête d'une marmitte. — Guichard coule au bas de l'échelle. — Deux jeunes gens parviennent jusqu'à la terrasse; d'autres ont enfoncé la porte. — Ils amènent les modistes. — Tableau.*)

Reprise de l'air du Pré aux clercs.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS.

Les destins sont contraires
A votre liberté,
Vous êtes prisonnières;
Ici, plus de fierté.
Les destins sont contraires
A votre liberté,
Avec nous plus de fierté.

LES MODISTES.

Les destins sont contraires
A notre liberté.
Nous sommes prisonnières,
Mais de la fermeté !
Les destins sont contraires
A notre liberté;
Conservons notre fierté.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Acte Troisième.

(Le théâtre représente une chambre à trois portes. Des bottes de paille, un pain noir, une cruche d'eau à droite. — Table du même côté.)

SCÈNE PREMIERE.

GUICHARD, EDOUARD.

ÉDOUARD, *finissant de ranger.*

Là tout est prêt maintenant. De la paille, du pain noir, une cruche d'eau. Voilà ma chambre transformée en une véritable prison.

GUICHARD, *en costume de géolier, et s'arrangeant devant une petite glace.*

Il ne manque plus que ma barbe et mes favoris... Très-bien; c'est-à-dire que je suis épouvantable... Qu'en dites-vous? monsieur Edouard.

EDOUARD.

Je dis que vous ferez un geolier superbe, un vrai geolier de mélodrame. Vous êtes parfait.

GUICHARD.

Tranchons le mot, je suis atroce. Avec ma barbe noire, je dois avoir l'air d'Hariadan Barberousse. Rien ne manquera à mon rôle, allez.

EDOUARD.

Est-ce que par hasard vous auriez jamais joué la comédie?

GUICHARD.

Non, mais j'ai un frère qui a manqué d'entrer à l'Opéra-Comique et qui me cornait toujours aux oreilles. *(Il chante.) Prenons d'abord...* Il avait une basse taille magnifique. *Prenons d'abord l'air bien méchant... Qu'à ma voix chacun obéisse...* Il chantait ça comme une grive.

EDOUARD.

Pour arriver ici ces demoiselles doivent passer devant la grille du Palais-de-Justice, et pas une ne doutera entrer dans une prison, grâce à l'élégance de votre propriété, monsieur Guichard.

GUICHARD.

Allons, ne dites pas de mal de ma maison, je vous ai promis un papier neuf pour Pâques, et je tiendrai parole. *(On entend rouler des voitures.)* Mais il me semble entendre rouler des fiacres. Oui, ils s'arrêtent devant notre porte.

EDOUARD.

Ce sont nos prisonnières... Vite, je m'esquive... De la prudence, de la discrétion, monsieur Guichard... vous aurez bientôt de mes nouvelles. Je vais sortir par la porte de derrière.

(On frappe).

GUICHARD.

Partez donc; les voici.

(*Edouard sort par la chambre de gauche, Guichard va ouvrir*).

SCÈNE II.

GUICHARD, JÉRICHO *en femme*, FINETTE, AGLAE, ROSALIE, CLAUDINE, HENRIETTE, MODISTES.

LES MODISTES, *dans l'indignation*.

CHOEUR:

AIR de *la petite Coquette.*

Grands dieux ! quel accident,
Quel événement !
Maintenant que faire ?
C'est un acte arbitraire
De mettre en prison
Sans plus de raison.

Reprise.

JERICHO, *à Guichard qui l'a bousculé en entrant.*

Geolier, je vous prie d'avoir pour moi tous les égards que l'on doit à un sexe faible et intéressant...

GUICHARD, *avec une grosse voix.*

Les égards et un geolier n'ont jamais passé par la même porte.

JÉRICHO.

En ce cas, aimable porte-clefs, est-ce que vous ne nous ferez pas le plaisir de vous en aller ?

GUICHARD, *de même*,

Si fait. Il faut que je fasse placer des sentinelles dans les corridors. Si vous avez faim, vous trouverez là tout ce qui vous sera agréable... de la paille fraiche, de l'eau clarifiée et du pain de munition.

AGLAÉ.

Du pain de munition !

JÉRICHO.

Est-ce qu'on nous prend pour des tourlourous ?...

GUICHARD.

C'est possible. Au revoir, prisonnières politiques. (*A part.*) Dès que Finette sera seule, je reviendrai. (*Haut en s'en allant.*) *Qu'à ma voix chacun obéisse.* (*Il sort*).

SCÈNE III.

JÉRICHO, FINETTE, AGLAÉ, CLAUDINE, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES.

CLAUDINE.

A-t-il l'air *curiace* ce vieux scélérat de porte-clefs.

JÉRICHO.

Il a l'air d'un vrai Han d'Islande.

AGLAE.

C'est pourtant bien affreux, mesdemoiselles, de nous trouver ainsi dans un noir cachot.

JERICHO.

Et un cachot au cinquième au-dessus de l'entresol. Le fait est que ça n'a rien de spirituel.. Diable de coalition, va.

FINETTE.

Mademoiselle Jéricho, vous n'êtes qu'une poule mouillée...

AGLAÉ.

Si c'était à recommencer...

FINETTE.

Je recommencerais. Allons, au lieu de nous désoler comme des femmes sans caractère .. tâchons plutôt de nous sauver d'ici...

TOUTES.

Oui, c'est cela, sauvons-nous.

CLAUDINE.

Sauvons-nous, c'est bien facile à dire, mais par où ?

FINETTE.

Cherchons.

JERICHO, *regardant le trou du souffleur.*

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, voici un trou...

TOUTES.

Voyons, voyons.

JERICHO *passe sa main dans le trou et pousse un cri.*

Aie! aie! aie!

AGLAÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

JERICHO.

J'ai été mordu, mesdemoiselles, j'ai été mordu par un rat... un rat énorme bien certainement.

CLAUDINE, *apportant une paire de bottes qu'elle a prise dans un coin.*

Mesdemoiselles, c'est une vieille paire de bottes.

JERICHO, *prenant les bottes.*

Des bottes. Ah! sans doute que cette chaussure a appartenu à quelqu'infortuné... quelle affreuse idée! (*Il regarde les bottes*). Il paraît qu'il avait des oignons.

FINETTE.

Allons, allons, prenons notre parti, chantons pour nous étourdir.

JERICHO.

C'est ça, au fait... Au diable la tristesse, à bas la mélancolie.

CLAUDINE.

Mesdemoiselles, je propose la ronde des prisonniers de Newgate.

TOUTES.

Adopté.

CHOEUR.

AIR des *Prisonniers de Newgate.*

Y a plus d' plaisir que d' peine,
La brigue don daine,
A s' voir mis sous l' scellé,
La brigue don dé.
A s' voir mis sous le scellé, (*bis*)

CLAUDINE.

C'est vraiment agréable ,
En prison comme on est choyé;
L'on a gratis la table,
Et le terme est payé.

Reprise du chœur.

CLAUDINE.

Chacun' de nous est sûre
D' conserver son teint sans pareil;
L'on n'attrap pas, j' vous jure,
Ici des coups d' soleil.

Reprise du chœur.

(*On entend frapper à la porte et des voix au-dehors*).

JERICHO.

Qu'est-ce que c'est que çà?

EDOUARD.

Ouvrez, ouvrez.

AGLAÉ.

C'est la voix d'Edouard.

EUGÈNE, *au dehors.*

Ouvrez donc.

ROSALIE.

C'est la voix d'Eugène.

HENRIETTE.

Oui, ce sont eux.

AGLAÉ.

Ces bons amis, ils auront tout appris et ils viennent nous consoler dans nos malheurs.

JERICHO.

Ils viennent; mesdemoiselles, je demande à garder l'incognito parce que tous ces farceurs-là se moqueraient de moi. J'entre ici, je reviendrai quand ils seront partis.

FINETTE.

Alors entre vite car on ouvre. (*Elle le pousse dans la chambre de droite.*)

SCENE IV.

LES MÊMES; ÉDOUARD, EUGÈNE, JULES, JEUNES GENS. (*Deux d'entr'eux portent des paquets qu'ils déposent sur une chaise en entrant.*)

CHOEUR.

LES JEUNES GENS.

AIR de *Malvina.*

ENSEMBLE.

Douleur extrême,
Dans un cachot
Retrouver ce qu'on aime.
Quel est donc l'horrible complot
Qui vous tient au cachot?

LES MODISTES.

Plaisir extrême,
Dans son cachot
Retrouver ce qu'on aime.
Nous avons fait un grand complot
Qui nous tient au cachot.

EDOUARD, *d'un sérieux comique.*

Mon Aglaé!

AGLAÉ.

Mon Edouard!

EUGÈNE.

Ma Rosalie!

ROSALIE.

Mon cher Eugène!

EDOUARD.

Hélas! dans quels lieux vous retrouvons-nous?

FINETTE.

En prison, rien que ça; mais nos prétentions sont justes et nous ne céderons pas.

TOUTES.

Non, non, nous ne céderons pas.

EUGÈNE.

Et vous aurez raison.

EDOUARD.

Certainement nous vous approuvons.

AGLAÉ.

Comme c'est désagréable...

EUGÈNE.

Surtout quand nous aurions pu aller à notre bal costumé.

EDOUARD.

Nous avions loué pour vous des costumes ravissans.

FINETTE.

Vraiment?

AGLAÉ.

Quel malheur!

EDOUARD.

Nous étions allés à votre magasin pour vous prendre, et nous vous apportions les costumes... tenez, les voici. (*Il montre les paquets déposés sur une chaise*). Il y a là tout ce qu'il faut pour

faire de vous des sylphides, des bayadères... des bacchantes... des rosières même.

ROSALIE.

Mon Dieu, mon dieu, quel dommage!

AGLAÉ.

J'en pleurerais presque.

FINETTE.

J'aurais eu tant de plaisir à me déguiser en rosière... ou en sauvage. Il me vient une idée : costumons-nous ici et donnons de l'argent au geolier pour qu'il nous laisse danser.

AGLAÉ.

Ah ! si cela se pouvait!

ROSALIE.

Ce serait charmant!

EDOUARD, *la larme à l'œil.*

Mais vous oubliez que ce soir vous serez interrogés par les juges.

FINETTE.

Nous donnerons dans l'œil à la justice, et pour lui tourner tout-à-fait la tête, nous la ferons walser.

SCENE V.

LES MÊMES, GUICHARD.

EDOUARD.

Allons... il faut nous séparer... Nous reviendrons bientôt. Mon Aglaé, embrassons-nous.

EUGÈNE.

Rosalie, fesons-en autant.

TOUTES.

Et nous aussi. *(Ils s'embrassent).*

GUICHARD.

Tiens, j'arrive au bon moment. (*Il s'approche de Finette pour l'embrasser, Finette lui donne un soufflet.*)

FINETTE.

Allez donc faire votre barbe.

GUICHARD, *d'une grosse voix.*

Il est temps de sortir.

FINETTE.

C'est bon, gros boule-dogue.

AGLAÉ.

Nous allons visiter ces paquets, ça fera passer le temps.

EDOUARD.

Adieu.

ROSALIE.

Ne tardez pas.

FINETTE.

Dites donc, messieurs, puisque nous ne pouvons pas avoir de

souper, apportez-nous au moins de la galette de la Porte Saint-Denis, si le marchand n'est pas coalisé.

EDOUARD.

Nous le promettons.

AIR

Au revoir. (*bis*).
Prenez / Prenons { patience.
Au revoir. (*bis*).
Ne perdez / Ne perdons { pas tout espoir.

Reprise.

(*Les jeunes gens sortent avec Guichard, et les jeunes filles, excepte Finette, entrent dans le cabinet de gauche*).

SCENE VI.

FINETTE, JÉRICHO *sortant du cabinet de droite. Il a des habits d'homme excessivement larges.*

FINETTE.

Tiens, qu'est-ce que c'est que ce petit monsieur dans ce grand habit ?

JERICHO.

Comment, Finette, tu ne reconnais pas ton bichon, ton Jéricho ?

FINETTE.

C'est toi. Dieux ! quel accoutrement. (*Elle rit aux éclats*).

JERICHO.

Ne ris donc pas comme ça, voyons.

FINETTE.

Où diable as-tu été pécher cela ? Il paraît que tu espères engraisser.

JERICHO.

Je vas te dire : en furetant partout, j'ai trouvé dans le tiroir d'une vieille commode les vêtemens que tu vois. C'est le ciel qui me les envoie.

FINETTE.

Eh ben, le ciel aurait bien dû te les envoyer moins larges. On dirait qu'on a pris mesure sur la porte St-Denis.

JERICHO.

Je sais parfaitement qu'avec cet habit j'ai l'air d'un homme à son aise ; mais peu importe, je veux profiter de ce costume de fantaisie pour sortir d'esclavage et aller rassurer mon patron. On vient de laisser entrer des hommes ici, il me sera facile de passer pour un de ces messieurs, pour un retardataire Prends patience, Finette, une fois dehors je ferai tout pour te tirer de là ; mais avant je vais aller voir si ces demoiselles ont quelque commission à me donner, et foi d'apothicaire, j'apporterai un remède à vos maux.

Air : du vaudeville de *la Décence.*

Tranquillis'-toi, mon adorable amie,
Vous sortirez bientôt de ce cachot,
Je vais d'abord revoir ma pharmacie,
Où l'on doit être inquiet de Jéricho.
Adieu, Finette, au revoir, je me sauve,
En attendant l'heur' de votr' liberté,
J'vous apport'rai de la pât' de guimauve,
Pour adoucir votre captivité. (*bis*).

(*Il entre dans le cabinet de gauche*).

SCÈNE VII.

FINETTE, *puis* GUICHARD.

FINETTE.

C'est un bon enfant que Jéricho, il m'aime à l'infini, et puis un garçon apothicaire, c'est quelque chose ; ça tient son rang dans la société. (*Apercevant Guichard.*) Le geolier?...qu'est-ce qu'il me veut ?

GUICHARD, *approchant avec précaution.*

Elle est seule, bon. (*Il tousse*). Hum ! hum !

FINETTE.

Est-ce qu'il est enrhumé du cerveau ?

GUICHARD, *à demi-voix.*

Belle prisonnière !

FINETTE.

Ah ! c'est vous, monsieur le geolier.

GUICHARD.

Oui, c'est moi, charmante Finette.

FINETTE.

Tiens, vous savez mon nom. (*Guichard regarde autour de lui.*) Qu'est-ce qu'il a donc ? Pourquoi donc cet air de mystère, estimable geolier !

GUICHARD, *avec transport.*

Il n'y a plus de mystère, il n'y a plus de geolier, il n'y a plus qu'un amant passionné qui dépose à tes pieds son amour et sa barbe !

FINETTE, *étonnée.*

M. Guichard !

GUICHARD.

Oui, Guichard qui, par amour, s'est fait le gardien d'une prison, afin de toucher ton cœur et de fuir avec toi.

FINETTE.

Avec moi et mes camarades.

GUICHARD.

Y penses-tu, ce serait jouer ma tête... Je ne puis emmener que toi.

FINETTE.

Alors, je reste...

GUICHARD.
AIR de *l'Alcôve.*

Sans plus tarder, partons, femme céleste,
Discrètement tous deux levons le pié.

FINETTE.

Non pas, monsieur, non pas, ici je reste,
Car je comprends les droits de l'amitié.

2e COUPLET.

GUICHARD.

Y penses-tu ? Bon dieu, quelle folie !

FINETTE.

C'est tout ou rien; ainsi décidez-vous.

GUICHARD.

A ce projet renonce, chère amie,
Tiens... s'il le faut... je tombe à tes genoux.
(Il se jette aux pieds de Finette).

SCENE VIII.

LES MÊMES, JÉRICHO *qui entre à la fin du couplet.*

JERICHO.

Qu'est-ce que je vois là? un être ignoble aux genoux de Finette!

GUICHARD.

Un homme ici !

FINETTE, *à part.*

Ciel ! Jéricho !

JERICHO.

Oui, un homme qui vous demande raison de votre insolence.

GUICHARD, *après l'avoir considéré.*

Oh ! j'y suis... je découvre la ruse, ma chère amie, je ne donne pas là dedans, j'y vois clair, vous n'êtes pas ce que vous paraissez... Tranchons le mot, vous êtes une femme déguisée.

JERICHO.

Comment je suis une femme déguisée... Geolier, je ne plaisante pas.

GUICHARD.

Vous êtes une femme, vous dis-je. C'est inutile de dissimuler, cela se voit à vos formes.

JERICHO.

A mes formes !... En voilà une sévère... mais vous n'avez donc pas la moindre notion d'anatomie... abrutissant geolier. Je suis du sexe masculin... entendez-vous? Je fais ma barbe, et vous ne feriez pas mal de faire la vôtre, Han d'Islande.

GUICHARD.

Han d'Islande !

JERICHO.

Je suis garçon apothicaire... et je vous provoque... Si vous refusez de vous battre, je vas vous prouver à coups de pied et à

coups de poings qu'il n'y a rien de féminin dans mon individu... Allons, sortons... (*Il le secoue*).

GUICHARD.

(*A part.*) Je commence à croire qu'il a raison et je ferai bien de m'en débarrasser... (*Haut.*) Jeune homme !

JÉRICHO ET GUICHARD.

AIR de *Wallace.*

Sortons, je le répète,
Allons, pas de façons;
Tous deux, en tête à tête
Nous nous expliquerons.

Reprise.

SCÈNE IX.

FINETTE, LES MODISTES.

FINETTE.

Oh ! je n'ai pas à m'inquiéter, ils ne se feront pas de mal!... (*Appelant*). Mesdemoiselles, mesdemoiselles?

LES MODISTES, *entrant.*

Nous voilà.

AGLAÉ.

Oh ! si tu voyais, Finette, les jolis costumes ! Quel malheur d'être emprisonnées !

FINETTE.

Rassurez-vous, il y a peut-être moyen de sortir d'ici.

ROSALIE.

Quand cela ?

FINETTE

Ce soir même. Apprenez que le geolier de notre prison est monsieur Guichard, mon vieil amoureux.

AGLAÉ.

Vraiment. Chut ! le voici.

SCENE X.

LES MÊMES, GUICHARD *boitant et se frottant la hanche.*

GUICHARD.

(*A Finette*). L'affaire est arrangée... (*A part*). Il m'a donné un coup de pied!!. (*Haut*) Mes petites poulettes, pour vous prouver que je n'ai pas l'âme aussi noire que ma barbe, j'ai commandé pour vous un punch excellent qu'on va apporter.

AGLAÉ ET ROSALIE.

Ah ! c'est très-aimable, monsieur Guichard.

GUICHARD.

Eh quoi ? Finette, vous avez trahi mon incognito.

FINETTE.

Oui, monsieur Guichard, et toutes ces demoiselles ont admiré votre belle conduite. Se faire geolier par amour, c'est si délicat!

AGLAÉ ET ROSALIE.

C'est admirable !

GUICHARD.

J'entends le garçon.

FINETTE, *bas.*

On va apporter du punch, il faut le griser; secondez-moi.

GUICHARD. *Il ôte sa barbe.*

Finette, tu comprends donc enfin ma flamme. (*On apporte du punch*).

FINETTE.

Si je la comprends? Certainement, et le punch aussi! Tenez, monsieur Guichard, buvez. (*Elle verse.*) Je veux trinquer avec vous, boire avec vous, chanter avec vous.

GUICHARD.

C'est cela, chantons.

Prenons d'abord l'air bien méchant,

FINETTE.

Oh! ces paroles-là ne sont plus de circonstance.

GUICHARD.

C'est juste.

CLAUDINE.

C'est moi qui vais chanter.

Air : *T'es près d' celle qui t'adore.*

On doit dans la jeunesse,
En tous lieux, en tous temps,
Profiter des instans
Et chasser la tristesse. (*bis*).
En prison, au lieu de gémir,
Il faut chanter et s'étourdir.

Reprise du chœur.

En prison, etc.

(*Pendant ces couplets, Finette doit emplir très-souvent le verre de Guichard qui le vide aussitôt.*)

GUICHARD.

Bravo... bravo... encore du punch!

CLAUDINE.

Oui, oui, encore du *punge*... c'est drôle comme j'y mords au *punge*, j'm'en contenterais bien pour vin ordinaire.

FINETTE.

Allons, à votre santé, monsieur Guichard.

GUICHARD, *buvant.*

A ma santé!

FINETTE, *lui passant un autre verre.*

Maintenant, à la mienne?

GUICHARD.

Avec ces jolies modistes, je me figure que je suis dans mon sérail. Je me fais l'effet d'un pacha à plusieurs queues.

FINETTE.

Donnez donc à boire à monsieur Guichard.

GUICHARD.

Un moment, un moment, sultane favorite, comme vous poussez à la consommation.

FINETTE.

Allons, Claudine, le dernier couplet?

CLAUDINE.

Même air.

Ne trouvons pas cruelle
Notre captivité,
Demain la liberté
Nous paraîtra plus belle. (*bis*).
En prison, au lieu de gémir,
Il faut chanter et s'étourdir.

Reprise.

TOUTES ENSEMBLE.

En prison, etc.

GUICHARD, *ivre.*

Et s'étourdir... Je suis tout étourdi... j'ai comme du tabac dans les yeux...

FINETTE, *aux modistes.*

Ça va bien.

GUICHARD.

Je suis très-bien portant...

CLAUDINE.

J' crois ben, il n' peut plus s' soutenir.

GUICHARD.

Finette, où es-tu donc? Finette, mes amours! (*Il chante.*) *Prenons d'abord l'air excessivement moins méchant*... Dites donc, en voilà une farce, mes poulettes.

TOUTES.

Que dit-il?

GUICHARD.

C'est drôle tout d' même, leur idée...

FINETTE.

Comment leur idée?

GUICHARD.

Eh bien oui, leur idée... l'idée de votre marchande de mo... de mo... o... des... et puis vos amans déguisés en sergens de ville... et puis la prison postiche... Ce cher Edouard qui a fait une prison de son logement... Ah! ah! ah!

FINETTE.

En voilà bien d'une autre!

AGLAÉ.

Quelle trahison! comprenez-vous, mesdemoiselles?

GUICHARD.

Ils vous ont mis dedans, mes poulettes... Ils vont revenir déguisés en juges... Eh! eh! eh!

FINETTE.

Je n'en reviens pas

CLAUDINE.

C'était une frime!

FINETTE.

C'est affreux!

AGLAÉ.

C'est indigne!

ROSALIE.

C'est abominable!

CLAUDINE.

C'est une avanie!

FINETTE.

Ah! ils vont revenir déguisés en juges...mesdemoiselles, il faut nous venger de leur conduite.

TOUTES.

Oui, vengeons-nous.

AGLAÉ.

Que faire ?

FINETTE.

Voici. Entrez dans cette chambre et écrivez toutes une lettre d'amour très-passionnée.

AGLAÉ.

A qui?

FINETTE.

Vous mettrez des noms d'hommes inconnus. Entrez, entrez.

TOUTES.

Nous comprenons. *(Elles entrent á gauche.)*

SCENE XI.

FINETTE *seule.*

Ah! ils ont voulu nous intimider; nous allons à notre tour les faire enrager. (*Allant au cabinet.*) Dépêchez-vous : quelques mots de tendresse suffisent... M. Guichard dort comme une marmotte, il ne nous gênera pas. On vient. (*Au cabinet*). Est-ce fini?

TOUTES, *en dedans.*

Oui.

FINETTE.

Donnez, donnez. (*Elle prend les lettres.*) Les voilà, nos empoigneurs. Prenons notre revanche.

SCÈNE XII.

FINETTE, ÉDOUARD, EUGÈNE, JULES ET LES AUTRES JEUNES GENS EN JUGES, GUICHARD *endormi.*

EDOUARD.

Où sont donc les coupables ?

FINETTE.

Particuliers respectables, avant de subir notre interrogatoire, nous demandons à nous recueillir quelques instans.

TOUS LES JUGES, *avec de grosses voix.*

Accordé.

FINETTE.

Nous vous prions aussi de remettre à leur adresse ces lettres, que nous avons écrites à ceux que nous aimons.

TOUS LES JUGES.

Accordé.

FINETTE, *donnant les lettres à Edouard.*

Voici le paquet. Respectables particuliers, je vous salue.

LES JUGES.

Accordé. *(Finette entre en riant dans le cabinet).*

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* FINETTE.

JULES.

Ont-elles donné dedans?

ÉDOUARD.

La maligne Finette n'y a vu que du feu. Mais que peuvent-elles donc avoir de si pressé à nous écrire.

EUGÈNE.

Parbleu l'expression bien passionnée, bien tendre de leur amour... Justement voici l'écriture de Rosalie, cette chère amie, elle m'aime tant. (*Il lit.*) « Mon cher Narcisse. »

ÉDOUARD *et* JULES.

Mon cher Narcisse?

EUGÈNE, *continuant.*

Quand pourrai-je te serrer sur mon cœur; que les instans passés loin de toi sont affreux, etc., etc. Signé ROSALIE. » C'est épouvantable!

JULES, *riant.*

Ce pauvre Eugène! Ce n'est pas mon Henriette qui ferait une chose comme celle-là. Que vois-je? une lettre d'elle adressée à un monsieur Polycarpe, et écrite dans le même style... Quelle horreur!

ÉDOUARD, *à part.*

Lui qui se moquait d'Eugène.

JULES *et* EUGÈNE.

Nous nous vengerons!

ÉDOUARD.

Calmez-vous, mes amis. Écoutez donc: des modistes, c'est scabreux; et si je n'avais pas été aussi sûr de la sagesse d'Aglaé... Par exemple, pour elle j'en réponds... Voici sa lettre, vous allez voir. (*Il lit*) «Mon cher Floridor, viens demain au plus tard me visi-

ter dans ma prison; je ne puis vivre sans toi.» Je n'ai pas la force d'achever. C'est une indignité! une infâme perfidie! Eh bien, croyez donc à l'amour, à la sagesse des femmes; elles ne valent pas mieux les unes que les autres. Interrogeons M. Guichard ?... M. Guichard? M. Guichard?

GUICHARD, *qui commençait à dormir.*

Qu'est-ce qui m'appelle? qu'est-ce que vous me voulez, mes petites poulettes, boire du punch, hein? Garçon, une bouteille de bière?

EDOUARD.

Il est complètement ivre, c'est encore un tour de ces demoiselles. Voyons, monsieur Guichard, répondez-nous: est-il venu quelqu'un?

GUICHARD.

Voyez-vous... je l'aurai... parce que mes qualités... mes qualités physiques... (*Il chante.*)

Vivent les amours qui toujours...

(*Il s'endort*).

EDOUARD.

Le voilà parti. Allons, messieurs, il faut sortir de cette position insoutenable. Nous avons voulu mystifier ces demoiselles et je crains bien que nous n'en soyons pour nos frais. (*On entend frapper.*)

JULES.

On frappe à la porte.

EDOUARD.

Ecoutons. (*On frappe.*) Qui peut venir? si c'était un des amans de ces demoiselles!

EUGÈNE.

Voyons. (*Il va à la porte*) qui est là?

JERICHO, *du dehors et d'une voix flûtée.*

Moi.

ÉDOUARD, *adoucissant sa voix.*

Qui vous amène?

JERICHO, *de même.*

L'amour.

EDOUARD.

C'est à n'en plus douter.

EUGÈNE.

Il faut le recevoir d'importance.

EDOUARD.

En place... je vais ouvrir..

(*Les jeunes gens ont ramassé de petites bottes de paille, ils se placent de chaque côté de la porte et se disposent à rosser Jéricho dès qu'il entrera.*)

CHOEUR.

AIR : *Oui, vers nous on s'avance* (du *Sylphe*).

Amis, faisons silence,
Il faut de la prudence :
Qu'une bonne vengeance
Atteigne l'insolent.

ÉDOUARD.

La rage nous excite,
Sur son dos tapez vite ;
Vraiment... il le mérite...
C'est un impertinent !

Reprise.

Amis, faisons silence, etc.

EDOUARD.

Attention, j'ouvre. (*Il ouvre.*) Entrez, monsieur, entrez. (*La musique doit continuer un peu, Jéricho entre, on le rosse avant qu'il puisse se faire reconnaître.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, JÉRICHO.

JERICHO, *criant.*

Hé ! oh ! hé ! que faites-vous? A la garde ! c'est bête ! c'est très-bête !

EDOUARD.

Hé messieurs, arrêtez, c'est Jéricho !

TOUS.

Jéricho !

JERICHO.

Sans doute que c'est Jéricho... Jéricho meurtri, abimé, écrasé, moulu, vermoulu.

EDOUARD.

Ce pauvre Jéricho ! nous qui le prenions pour un séducteur.

JERICHO.

M'expliquerez-vous la cause de votre conduite assommante?

EDOUARD.

Hélas ! mon cher Jéricho, nous sommes joués, trompés !

JERICHO.

Trompés ! et par qui ?

ÉDOUARD.

Par celles que nous avions la bêtise de croire fidèles. Tiens, voici des lettres qu'elles écrivaient à d'autres qu'à nous.

JERICHO.

Il serait possible ! Ah ! ce n'est pas Finette qui me ferait des traits pareils. Chère Finette ! ça me console.

ÉDOUARD.

Finette ? elle ne vaut pas mieux que les autres.

JERICHO.

C'est une calomnie.

EDOUARD.

Tiens, regarde ce geolier.

JERICHO.

Ce geolier, il dort. Eh bien après?

ÉDOUARD.

Eh bien, ce n'est autre que monsieur Guichard, le vieux propriétaire, qui courtise ta Finette depuis huit jours.

JERICHO, *furieux.*

Guichard! ça serait Guichard! J'ai envie de lui jouer une niche atroce.

EUGÈNE.

Que veux-tu lui faire ?

JERICHO.

Je vais l'étrangler... (*Il se précipite sur lui, on l'arrête.*) Guichard! Ne me retenez pas, je veux me porter sur lui à des excès nuisibles : je veux l'accabler de coups-de poing.

EDOUARD.

Jéricho, calme-toi, il est sans défense.

JERICHO.

Le misérable, il dort! Tu dors, vil scélérat... Tiens... (*Il lui donne un coup de pié au derrière.*) Ça ne le réveille seulement pas, le sans-cœur ; ça le fait ronfler. Oh! se voir trompé par un être aussi disgracié de la nature, c'est humiliant jusqu'au comble!

EDOUARD.

Allons, mes amis, il faut trouver un moyen de vengeance.

JÉRICHO.

Il est tout trouvé. Il faut renier les perfides, il faut les accabler de mépris et les couvrir d'indifférence... Couvrons-les d'indifférence.

EDOUARD.

Jéricho a raison, mes amis, nous ne devons plus avoir rien de commun avec elles.

EUGÈNE.

Nous y sommes tous décidés.

EDOUARD.

Il est temps de découvrir notre ruse et de leur faire savoir que nous sommes instruits de leurs perfidies!

JÉRICHO.

Ou sont-elles?

EUGÈNE.

Dans cette chambre.

JÉRICHO.

Dans cette chambre; laissez-moi faire. (*Il s'approche de la porte, avec une grosse voix.*) Mesdemoiselles! (*Aux jeunes gens.*) C'est très-bien commencé, n'est-ce pas? (*Haut.*) Mesdemoiselles, il

est temps de jeter le masque; nous savons tout. (*Aux jeunes gens.*) Elles sont effroyablement confondues. (*Haut.*) Ainsi donc sortez, mesdemoiselles... mesdemoiselles, sortez!

SCÈNE XV.

JÉRICHO, ÉDOUARD, EUGÈNE, JULES, JEUNES GENS, AGLAÉ, ROSALIE, HENRIETTE, MODISTES, *sous différens costumes; elles prennent chacune leur amoureux et font un tour de galop.*

(*L'orchestre joue l'air du galop de Gustave*).

JERICHO, *après le galop.*

Mesdemoiselles, il ne s'agit pas de danser, il nous faut des explications.

AGLAÉ.

Voilà, messieurs, vous nous avez donné une leçon et nous nous sommes vengées. Mais plus de coalitions, demain nous rentrons au magasin.

EDOUARD.

Bravo! Alors ma chère Aglaé, notre mariage est sûr, ma tante n'aura plus rien à me refuser.

JÉRICHO.

Et ma Finette? je ne l'aperçois pas; pourquoi n'est-elle pas parmi vous?

AGLAÉ.

Pourquoi?

JERICHO.

Oui, pourquoi?

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FINETTE, *sous le costume de Robert Macaire, de l'Auberge des Adrets, et* CLAUDINE, *sous celui de Bertrand.*

FINETTE *entrant suivie de Claudine, chantant.*

C'est pour savoir si le printemps s'avance
Pour charmer l'échéance
De nos climats d'hiver. } *bis.*

ENSEMBLE.

Tra la la la la la, etc.

JERICHO, *riant.*

Comment c'est toi, Finette, sous les habits d'un scélérat, ah! ah! ah!

FINETTE, *lui offrant une prise.*

En... usez-vous?

EDOUARD, *riant.*

Et Claudine aussi!

CLAUDINE, *montrant Finette.*

Je suis de sa suite... de sa suite j'en suis.

FINETTE, *donnant un coup de pied dans le derrière de Claudine.*

Bertrand, taisez-vous... Je vous demande deux millions de pardons; mais je souperais volontiers. Servez-nous un morceau de fromage de *grière* et des pommes de terre à l'huile pour dessert; mais surtout servez chaud.

CLAUDINE.

Mais surtout servez chaud..

FINETTE, *même jeu.*

Bertrand, taisez-vous.

JÉRICHO.

Oh! maintenant nous allons nous occuper du souper.

ÉDOUARD.

Le souper, il est servi chez monsieur Guichard... Descendons au premier.

FINETTE.

Mais lui, le pauvre cher homme?

JERICHO.

Eh bien, ne sais-tu pas le proverbe: qui dort soupe.

CHOEUR.

Vaudeville de la Métempsycose.

Allons, plus d' comédie,
De geolier, de prison,
Aujourd'hui la folie;
A demain la raison.

Reprise du chœur.

Allons, plus d' comédie, etc.

AIR de *Trilby.*

CLAUDINE, *à Finette.*

Nous savons prendre et bourse et tabatière,
Montres, mouchoirs et mille autres objets;
Mais il faudrait ce soir, mon cher confrère,
Adroitement dérober un succès,
Ça s'rait gentil de voler un succès.

FINETTE, *au public.*

Malgré ce mot, que chacun se rassure,
Car aujourd'hui, foi d'honnête brigand,
Notre intention, messieurs, je vous le jure,
N'a pas été de voler votre argent.

CLAUDINE ET FINETTE.

Par vos bravos, prouvez, j' vous en conjure,
Qu' nous n'avons pas dérobé votre argent.

(Reprise générale du chœur.)

FIN.